

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an, 24 fr.; — Six mois, 13 fr.; — Trois mois, 7 fr.; — Un numéro, 50 c.
Le volume semestriel, 12 fr., broché. — 17 fr., relié et doré sur tranche.

LA COLLECTION DES 17 ANNÉES FORME 37 VOLUMES.

Directeur, M. PAUL DALLOZ.

BUREAUX
13, QUAI VOLTAIRE

20^e Année. N^o 978 — 8 Janv. 1876

DIRECTION ET ADMINISTRATION, 13, QUAI VOLTAIRE

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, seront considérées comme non avenues. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.

Administrateur, M. BOURDILLIAT. — Secrétaire, M. E. HUBERT.



Inauguration au Père-Lachaise du monument des généraux Lecomte et Clément-Thomas. — Architecte, M. E. Coquart. — Dessin de M. A. Deroy.

SOMMAIRE

TEXTE : Courrier de Paris, par Jules Noriac. — Nos gravures : La catastrophe de la Moselle, à Brème; — inauguration de l'Université catholique de Paris; — exposition artistique organisée par M. Falguière; — *Une Journée d'hiver en Hollande*; — une représentation à l'hospice de la Ville-Evrard; — voyage du prince de Galles dans les Indes; — sauvetage du *Magenta*; — la crèche et la messe de minuit à Marseille. — La Pupille (nouvelle) [suite], par Léopold Stapleaux. — Courrier du Palais, par Petit-Jean. — Théâtres, par Charles Monselet. — Chronique musicale, par Albert de Lasalle. — Memento. — Solutions et rebuts.

GRAVURES : Explosion de la machine infernale de Brème. — Mlle Grandier (théâtre de la Renaissance). — Inauguration de l'Université catholique de Paris. — Quelques œuvres de l'exposition Falguière. — *Une Journée d'hiver en Hollande* (Salon de 1875). — Soirée théâtrale aux aliénés de la Ville-Evrard. — Voyage du prince de Galles dans l'Inde. — Sauvetage des épaves du *Magenta*. — La Noël dans l'église Saint-Michel, à Marseille.

COURRIER DE PARIS

Il était une fois un député qui, sans être absolument un aigle, trouva le moyen de siéger au palais Bourbon pendant vingt-cinq ans.

Il est vrai que le suffrage universel n'était pas encore inventé.

Cet honorable, qui n'était pas un aigle, on ne saurait trop le répéter, ne s'imposait à ses électeurs par aucune de ces qualités qui font la fortune des hommes politiques.

Comme éloquence, il rappelait peu Berryer et beaucoup le muet d'Ingouville, alors dans toute sa gloire.

Comme fidélité de principes, Barbès n'était point son modèle; il tournait à tous les vents, ce qui était d'autant plus méritoire de sa part qu'à cette époque le vent changeait tous les matins.

Son physique même était peu prévenant: c'était un grand homme, sec, maigre, jaune, roide, qui masquait son regard faux sous d'horribles lunettes bleues. Son épaule droite était de deux pouces plus haute que la gauche, et ses rares cheveux cachaient mal un crâne, qu'à cause de sa couleur on aurait pu croire en huis.

Aussi, quelle que soit la malignité de la province, on n'avait jamais osé insinuer qu'il était arrivé au pouvoir par les femmes.

Sa fortune était médiocre; on ne lui connaissait qu'une propriété d'assez mince rapport, assez imposée pourtant pour avoir rendu son propriétaire éligible. Mais ça rapportait si peu, qu'à cette époque où les représentants du pays n'étaient point payés, on ne pouvait s'empêcher d'admirer le désintéressement de cet homme vertueux.

Joignez à cela que jamais, au grand jamais, il n'avait rendu aucun service à ses électeurs.

Tout le monde savait cela, aussi personne ne l'importunait.

Ce n'est pas lui qui aurait fait exempter de la conscription le fils d'un fermier; ce n'est pas lui qui aurait fait donner une bourse au neveu du menuisier; quant aux bureaux de tabacs, il ne fallait pas en parler.

A toutes les demandes qui lui avaient été faites dans les commencements, il avait répondu:

— Si vous m'avez nommé pour enchaîner mon indépendance, je suis prêt à résigner mon mandat.

Les quémandeurs s'étaient retirés pleins de honte et de considération.

Voyant qu'il ne mordait pas aux intérêts particuliers, on avait cherché à le sonder en faveur des intérêts généraux.

On l'avait amené doucement sur le terrain des chemins vicinaux et des routes départementales.

On avait agité la question des canaux et on lui avait laissé entrevoir qu'on verrait avec satisfaction un régiment de cavalerie dans la ville.

A quoi l'honorable répondait imperturbablement que les intérêts de la France passaient avant ceux de l'arrondissement; et quand on le pressait par trop, il se mettait à déclamer la fable *les Membres et l'estomac*.

Aux deux premiers vers, tout le monde décampait.

Et pourtant ce député bizarre était toujours, toujours nommé et renommé.

On ne lui avait connu que deux créatures: Mongachard et Pingoury.

Pingoury était receveur des contributions; Mongachard était entreposeur des tabacs.

Le député les avait fait nommer à ces deux postes, qui rapportaient, à cette époque, une douzaine de mille francs, sans compter l'honneur et les prérogatives.

Pendant cinq ou six ans, Mongachard et Pingoury s'étaient montrés fort reconnaissants, c'était une justice à leur rendre; mais l'honorable était si pleutre, si égoïste, si girouette, que ses deux créatures elles-mêmes avaient fini par l'abandonner à l'exécration publique.

Et cependant les élections revenaient, et ce diable d'homme était toujours renommé.

Maintenant qu'il est mort, on peut révéler le mystère; sans compter que dans l'arrondissement de la Ville-aux-Fayes, c'est devenu le secret de Polichinelle, et que ce secret, tout de Polichinelle qu'il est, peut encore servir à plus d'un candidat en quête de sénatorerie.

Mongachard et Pingoury avaient conservé une grande reconnaissance à leur bienfaiteur, et leur brouille n'était qu'apparente. A la Ville-aux-Fayes, ils déblatéraient contre l'honorable, mais, tous les ans, ils venaient passer un mois avec lui à Paris, et les cabinets du restaurateur Philippe en voyaient de belles.

Que de truffes furent consommées en belle compagnie par ces trois compères!

Monselet s'en serait pourléché les badigeonnées et Véron aurait ajouté deux ou trois chapitres à son charmant volume *Ces monstres de femmes!* qui, comme vous savez, fait fureur.

C'était dans les cabinets disparus de ce traîtreur éteint que se préparaient les plans de campagnes électorales.

Ils étaient d'une simplicité antique.

A la première réélection, les habitants de la Ville-aux-Fayes purent lire dans les journaux de Paris, cinq ou six jours avant l'ouverture du scrutin, et alors que la nomination d'un concurrent du député était presque assurée, ce *fait-divers* qui devait tout changer:

« Hier, la rue Montorgueil a été le théâtre d'un événement dont les suites sont malheureusement très-graves. Un cheval, attelé à une voiture dans laquelle MM. Pingoury, receveur des contributions de la Ville-aux-Fayes, et Mongachard, entrepositaire des tabacs dans la même localité, venaient de prendre place, s'est emporté subitement et a été tomber contre le pilier des Halles. La voiture a été brisée, et la vie des deux honorables fonctionnaires est en danger. Hier soir, on désespérait. »

Le coup porta. Tous les électeurs, dans l'espoir de faire succéder un des leurs, votèrent comme un seul homme.

Cinq ans après, la Chambre ayant été dissoute avant la session, on simplifia les choses; Mongachard annonça qu'il allait se faire opérer de la pierre, et Pingoury eut une attaque d'apoplexie. Il fallait que son état fût bien grave, car sa famille fit joncher de paille une rue où il ne passait jamais de voitures.

Cinq ans après, le journal de la localité annonça que MM. Pingoury et Mongachard, grâce à la bienveillance de leur député, allaient enfin obtenir l'avancement dû à leur mérite.

Après l'élection, les deux braves fonctionnaires déclarèrent qu'ils renonçaient à un avancement qui les forcerait à quitter une ville où ils jouissaient à juste titre de l'estime publique.

Il y avait vingt ans que notre député siégeait, lorsque la Chambre fut encore dissoute. Cette fois, Pingoury et Mongachard annoncèrent qu'ils prenaient leur retraite.

La moralité de cette histoire, la voici: Mieux vaut deux bons amis pour aller loin que cinq cents obligés douteux.

Outre sa moralité, cette histoire contient un enseignement sérieux pour les gouvernements.

Au lieu de se donner tant de mal, au lieu de

chercher des préfets à poigne, au lieu de laisser à des fonctionnaires, parfois trop zélés, le soin de diriger les consciences politiques; au lieu de faire hurler les gauches et piailler les vaincus, ne vaudrait-il pas mieux employer un moyen simple et facile d'arriver au but désiré?

Ce moyen consisterait, la veille des élections, à faire mettre de la paille devant toutes les maisons des employés du gouvernement; le candidat conservateur passerait haut la main.

En cas de ballottage, c'est que la paille n'aurait pas suffi; alors il faudrait arriver aux grands moyens et faire administrer tous les fonctionnaires.

MM. les grecs ne se contentent plus des tripots et des cercles ni l'amés de la capitale, ils ont porté leur industrie dans les chemins de fer, et plusieurs *messieurs* ont été dupes de leurs manœuvres.

Plusieurs de ces filous ont été arrêtés, jugés et punis.

C'est bien, mais ce n'est pas assez; il y aurait, je pense, encore quelqu'un à condamner, ou plutôt à faire juger par l'opinion publique, ce sont les dupés.

Voici l'affaire. Autrefois, sur toutes les places publiques, dans tous les carrefours, on voyait de pâles voyous agenouillés à terre et tenant trois cartes à la main. Autant qu'on en pouvait juger sous la crasse qui les couvrait, ces cartes étaient la dame de pique, le valet de cœur et le dix de carreau. Le drôle tripotait ses cartes et les posait à terre, en ayant bien soin d'en montrer une par une feinte maladresse, et il se mettait à crier:

— Qui est-ce qui met un sou sur la dame de pique?

Un autre polisson mettait un sou sur la carte entrevue, le *banquier* la retournait; c'était bien la dame de pique, et il payait sans mot dire.

Ce petit commerce durait jusqu'à ce qu'un innocent gamin vint se faire prendre à cette sale glu. Il mettait son sou, mais ce n'était plus la dame de pique, le *banquier* avait filé la carte.

Le dernier apprenti connaissait le tour et ne s'y laissait plus prendre, les victimes étaient des petits provinciaux qui espéraient, les naïfs, filouter le filou.

A Paris, le jeu s'appelait d'abord la *jauge*, et ensuite le *truc*, aujourd'hui, il s'appelle la *robignolle*. Notre collaborateur Larchey, qui a fait le *Dictionnaire de la langue verte*, pourrait seul nous dire pourquoi.

Du ruisseau d'où la police l'a chassé, le truc est monté en chemin de fer; ses victimes ne sont plus des petits paysans en train de se pervertir, ce sont des *messieurs*.

La comédie est la même, seulement il y a trois compères, et à la place des sous on met des louis. Maintenant, suivez bien.

Le grec remue ses cartes et fait entrevoir la dame de pique; tout le monde dans le wagon a vu la dame de pique comme je ne vous vois pas. Les compères, après avoir haussé les épaules, tant ils ont l'air de trouver ce grec maladroît, risquent quelques louis et gagnent. La *soif de l'or* s'empare des voyageurs honnêtes qui hasardent à leur tour quelques louis; ils gagnent et ils empêchent, en trouvant tout naturel d'exploiter un maladroît.

La scène change tout doucement; le maladroît devient adroît; l'honnête voyageur perd et gagne tour à tour, mais finit par perdre beaucoup, et il se plaint, et on arrête les filous, et on les condamne à un an de prison. C'est très-bien, mais on laisse aller en paix l'honnête voyageur. Ce n'est pas juste. Car enfin, l'honnête voyageur, quand il a empêché les premiers louis alléchants, avait bien la conviction qu'il exploitait la candeur d'un imbécile naïf et maladroît? Cela est indiscutable; alors pourquoi ne pas le punir un peu, ou ne pas laisser le filou de profession et le filou par aventure se débrouiller à leur façon?

Que feraient les juges, si un grec venait leur dire:

— Punissez ce compagnon qui m'a volé, parce que ses dés étaient plus habilement pipés que les miens.

Ils feraient appréhender les deux drôles au collet et les puniraient de même.

Eh bien, les dés de l'honnête voyageur sont moins bien pipés, voilà tout.

D'ailleurs, les gens bien élevés s'en vont-ils jouer avec des passants qu'ils n'ont jamais vus?

Les gens intelligents vont-ils risquer leur argent à un jeu qu'ils ne connaissent pas?

~ Rien n'est nouveau sous le soleil, cela a été dit bien des fois, et il n'y a pas grand mal qu'il en soit ainsi jusqu'à la perfection finale. Il n'y a que le soleil qui aurait le droit de se plaindre de cet état de choses, qui doit lui paraître monotone.

Ce matin, en feuilletant un vieux livre, j'ai eu la surprise d'y trouver le germe d'un des chefs-d'œuvre de Balzac.

Ce n'est certainement pas en ramassant les coquilles de l'œuf dont l'aigle est sorti qu'on penserait humilier ce roi des airs! Aussi, admirateur passionné du grand génie de Balzac, je ne fais aucune difficulté, en mettant à jour ma trouvaille, qui ne saurait le diminuer en rien, pas plus que les coquilles citées ne diminueraient le grand oiseau en question.

Le livre s'appelle : *Choix de contes et historiettes*. Paris, 1830. Philippe, éditeur libraire, rue Dauphine. Page 160 :

MÉMOIRES D'UNE JEUNE MARIÉE.

5 octobre. — Eugène est bien aimable, ces huit jours de mariage, sa douceur, sa complaisance, assurent la félicité de mon avenir. Que je porte légèrement la vie! Ma confiance en lui est sans bornes. Oui, le bonheur véritable est dans ce mélange d'amour, d'amitié, de sécurité et de tendresse. J'ai des toilettes nouvelles du meilleur goût.

12 octobre. — Encore une semaine de bonheur et de solitude. Quelle vie délicieuse, si je n'avais pas la migraine! J'attends mon Eugène, qui chasse depuis six heures du matin... ah! c'est lui.

15 octobre. — Cet aimable Eugène est toujours le plus aimable des maris. On n'est pas plus doux, plus attentif, plus prévenant.

Il se regarde un peu trop souvent dans la glace. C'est presque de la fatuité.

Les hommes pensent à eux avant tout; la fatuité n'est pas un défaut individuel.

16 octobre. — Il couchait nu-tête dans les premiers temps.

Ce foulard rouge ne lui sied pas.

17 octobre. — Eugène prêche de temps en temps. Je le déshabituerais de cette manie.

18 octobre. — Il lit, naturellement il bâille et ne me répond plus quand je lui parle.

19 octobre. — J'ai voulu boudier; il est parti.

21 octobre. — Je pleure et il semble ne pas s'en apercevoir.

22 octobre. — Nous sommes fâchés, mais tout a fait.

Nous verrons bien qui reviendra le premier : ce ne sera pas moi, bien sûr.

2 décembre. — Le lâche!... Il est parti pour Paris. Il m'a quittée.

Je suis la plus malheureuse des femmes.

Ma mère me conseille de plaider en séparation.

Mais cela me paraît très-grave.

5 décembre. — Je le connais bien maintenant.

C'est un esprit commun, et ce qu'il y a de plus désolant, c'est qu'il est prétentieux.

Bourgeois, tout ce qu'il y a de plus bourgeois, et fat par-dessus le marché.

Eh bien! oui, mais c'est mon mari.

10 décembre. — Il est revenu avec son cousin. Il a demandé pardon. Son cousin n'est pas mal.

13 décembre. — La paix est faite.

Le raccommodement s'est fait d'une façon très-convenable; je n'ai pas cédé un pouce de terrain.

Le cousin est doux, bien élevé et très-accommodant. On l'a logé dans l'aile gauche du château.

Drôle d'idée!

C'est mon mari qui a arrangé tout cela.

16 décembre. — Eugène s'est remis à chasser de plus belle. Son cousin n'aime pas la chasse; nous faisons des lectures; il est très-instruit. Parfois, nous nous promenons dans les bois; il sait la botanique et il connaît tous les insectes.

Le soir, Eugène est fatigué; notre cousin me raconte ses voyages; il a été partout.

28 décembre. — Ce n'est pas gai le mariage, mais on s'y fait.

C'est tout. Il y a bien peu de chose dans ce petit roman, mais il y a une grande idée. Le grand romancier l'a-t-il ramassée? il faut bien se garder de l'affirmer; mais cela n'aurait rien d'extraordinaire.

~ Paris semble, depuis quelque temps, être livré aux bêtes, aux bêtes féroces, bien entendu. On ne peut faire un pas sans se heurter contre une ménagerie.

Aimez-vous les lions? on en a mis partout; et comme si les « rois du désert » ne suffisaient pas, ils sont accompagnés de tigres tous plus royaux les uns que les autres, d'ours, de serpents, voire de crocodiles.

Tous les jours, ces aimables animaux mangent un morceau du dompteur, et une certaine partie de la population est dans l'allégresse.

— Pezon a couru hier un grand danger.

— Bidet l'a échappé belle.

— Delmonico a été sur le point d'être dévoré.

A ces nouvelles, colportées par des amateurs informés, mille voix répondent :

— Sapristi! j'aurais bien voulu être là!

Malheureusement, ces animaux sont de nature très-capricieuse, et il y a des jours où ils n'aiment pas les dompteurs, et ces jours-là le public n'est pas heureux.

— Ah! disait un dompteur, si l'on pouvait annoncer d'avance l'heure où l'on sera mordu, on ferait beaucoup d'argent.

Il est impossible, lorsqu'on n'est pas né pour cela, de comprendre quel plaisir les Parisiens peuvent trouver en voyant un brave homme mettre tranquillement sa tête dans la gueule d'un lion et faire passer un tigre royal dans un cerceau.

Si l'on compte là dessus pour adoucir les mœurs, on ferait bien de supprimer quelques-uns des mille concerts qui inondent la journée du dimanche.

Il faut avouer pourtant que les concerts sont moins dangereux.

Cela finira mal; mais jusqu'à ce qu'un dompteur soit mangé par ses bêtes, on ne dira rien. Quand le dompteur aura été dévoré, on avisera.

Nous qui sommes des fanatiques de la liberté, nous trouvons fort naturel qu'un homme ait le droit de finir dans le ventre du roi du désert. « Il faut bien être quelque part, » a dit le philosophe anglais. Mais ce que nous ne comprenons pas, c'est qu'on ait supprimé la barrière du Combat; c'était bien moins horrible à voir et c'était bien plus utile; les animaux se dévoraient entre eux; c'était toujours ça de moins.

~ Le dompteur qui ait montré le plus d'esprit, jusqu'à présent, c'est le nommé Van Prénix.

Au lieu de dompter des lions ou de charmer des serpents, il avait dompté une horrible araignée de la pire espèce; vous savez, une de ces araignées noires et velues dont la vue seule fait froid dans le dos.

Le dompteur, qui n'ignorait pas la répulsion que devait produire son « sujet, » l'avait enfermé dans une boîte d'or à couvercle de cristal.

Cette araignée faisait des choses surprenantes.

Elle indiquait l'heure, désignait la personne la plus coquette de la société, et elle déchiffrait la musique de Wagner.

M. Van Prénix avait fait, en exhibant ce curieux animal, une fortune considérable; mais comme rien n'est éternel, le dompteur mourut au moment où il allait jouir d'un bonheur qu'il avait bien mérité.

Par un sentiment que tout le monde appréciera, les héritiers voulurent que l'araignée qui avait été la source de leur fortune fût rendue à la liberté.

On ouvrit la boîte, mais la bête ne bougea pas. Était-elle morte en apprenant le trépas de son maître? rien ne paraissait plus certain.

Des savants préparaient déjà des mémoires touchant une mort si extraordinaire, unique même dans les annales de la science.

Une Académie avait même destiné un prix assez important pour le meilleur travail tendant à démontrer que les invertébrés ne sont pas toujours dépourvus de reconnaissance.

Malheureusement, un héritier indolent pensa qu'il valait mieux s'approprier l'araignée et l'exploiter comme l'avait fait son oncle Van Prénix. L'ani-

mal allait être mis aux enchères, lorsque le commissaire-priseur s'aperçut à temps, Dieu merci, que l'araignée du célèbre Van Prénix était en caoutchouc.

~ Qui aurait dit que ce pauvre Arnal, l'auteur de l'épître à Bouffé, Arnal le grand comédien, le plus spirituel des acteurs comiques, Arnal, qui avait fait tordre ses contemporains dans des éclats de rire inextinguibles, qu'Arnal irait mourir misérable sur une terre étrangère?

Il paraît que la chose est vraie, Arnal est mort pauvre et abandonné en Suisse.

Chose assez étrange, Arnal passait parmi ses camarades pour un richard.

Les plus modestes lui accordaient trente mille francs de rente.

Il est certain pourtant qu'Arnal avait eu une fortune assez rondelette. Qu'est devenue cette fortune? On l'ignore.

Peut-être l'excellent comédien aurait-il pu répondre comme le vagabond à qui un juge demandait :

— Qu'avez-vous fait de vos moyens de subsistance?

— Mon président, j'en ai subsisté.

Peut-être avait-il perdu son argent dans quelque opération de bourse, ou avait-il fait un mauvais placement; cela importe fort peu.

Sans chercher à approfondir le mystère, la Société des artistes dramatiques a voté une assez forte somme pour lui faire faire un tombeau au milieu des morts qu'il avait tant fait rire.

~ Cette touchante délicatesse est d'autant plus louable que le héros de Duvert et Lauzanne était ordinairement peu aimable pour ses camarades; on le voyait rarement jouer dans les bénéfices, et plusieurs de ses actes d'égoïsme sont restés célèbres.

On raconte de lui une plaisante histoire.

Un jour, le souffleur du Vaudeville va lui souhaiter la bonne année et lui demander des étrennes.

— Des étrennes! fait Arnal, et à propos de quoi?

— C'est l'usage, monsieur Arnal.

— Ah!

— Oui, monsieur, tout le monde m'a donné : M. Fontenay, M. Montaland, M. Desbirens, M. Ballard, M. Ludovic, M. Bardoux, M. Bache, tout le monde.

— Combien vous a donné X?...

— Cent francs.

— C'est un ladre.

— Ah! monsieur Arnal, ne dites pas ça.

— Un ladre vert. Combien de fois lui avez-vous soufflé.

— Ah! plus de deux mille fois!

— Allez lui dire de ma part que c'est un cancre, et que moi, à qui vous n'avez jamais soufflé un mot, je vous ai donné trente sous.

~ On sait les admirations et les critiques que le fameux tableau de Meissonier, vendu récemment trois cent mille francs, a soulevées dans le monde artiste.

Avant d'être expédiés en Amérique, les *Cuirassiers de Friedland* étaient exposés, rue Saint-Georges, dans les salons d'un expert bien connu. C'était un vrai pèlerinage; les maîtres coudoyaient les rapins et les amateurs marchaient sur les pieds des bourgeois.

Cinq ou six artistes s'en allaient en se faisant part de leurs impressions :

— Sublime, — admirable, — prodigieux, — unique, — splendide!

— Certainement, fit un peintre bon camarade, je ne dis pas, certainement; mais c'est égal, mes enfants, si un cuirassier de Géricault passait là dedans, ces cuirassiers-là ne gagneraient pas la bataille.

~ Encore à propos de peinture.

On montre à un Américain, à l'Exposition de 1867, le tableau de Cabanel, *Adam et Ève mangeant le fruit défendu*.

L'étranger regarda sans enthousiasme.

— Ce n'est pas le meilleur tableau de ce maître, dit le cicérone, vous allez en voir de plus beaux.

— Je ne suis pas fâché d'avoir vu celui-ci, répond flegmatiquement l'Américain, parce que je connaissais déjà l'anecdote qui en a donné le sujet.

NOS GRAVURES

La catastrophe de la « Moselle, »
à Brême

Le 11 décembre 1875, au matin, le paquebot allemand *la Moselle* se préparait à quitter le port de Brême. Déjà un remorqueur était venu se poster à l'avant du navire afin de rompre les glaces du fleuve; une foule nombreuse de voyageurs, de parents et d'amis échangeaient les derniers adieux, des voitures apportaient les derniers ballots et les derniers bagages, lorsqu'à 10 heures 20 minutes, au moment où un camion laissait glisser à terre trois caisses et un tonneau, une formidable explosion éclata. Les effets en furent épouvantables. A bord du paquebot, les plaques de fer des bordages étaient crevées, le pont défoncé, les cabines détruites. Des morceaux de fer, de bois, de marchandises de toutes espèces, des débris humains broyés et méconnaissables couvraient le pont des deux navires et le quai d'embarquement. Aux dernières nouvelles, plus de quatre-vingts victimes avaient déjà succombé et une centaine d'autres étaient à l'hôpital, sans compter les blessés transportés à leur domicile ou dans les hôtels. On ne tarda pas à découvrir l'auteur de cette catastrophe. Quelques instants après l'explosion, un passager de première classe, William Thompson, s'enfermait dans sa cabine et se tirait dans la tête un coup de revolver. Transporté mourant à l'hôpital,



E. BOCCOVAL

L. CHAPON.

M^{lle} GRANIER. — *La Petite mariée* du théâtre de la Renaissance.

(Voir la « Chronique musicale » du dernier numéro.)

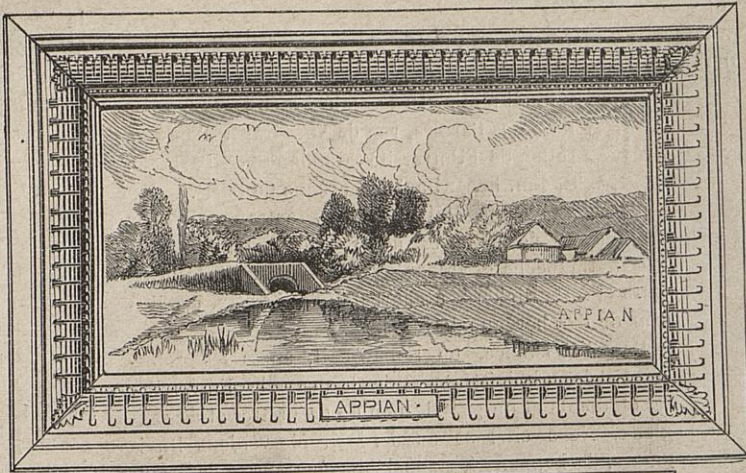
il avoua que, parmi les marchandises envoyées par lui pour être embarquées sur la *Moselle*, se trouvait une caisse de dynamite pourvue d'un mécanisme d'horlogerie qui devait, une dizaine de jours après sa mise en marche, lâcher une détente. Le choc de celle-ci aurait enflammé une amorce déterminant l'explosion de la dynamite et, par suite, la destruction totale du paquebot, lorsqu'il aurait gagné la haute mer. Quant à lui, William Thompson, s'il s'embarquait sur la *Moselle*, c'était avec l'intention de rester à Southampton, première relâche du navire. Quelques jours après, le misérable succombait à sa blessure. Une spéculation, aussi simple qu'elle est abominable, avait poussé à un tel acte un homme qui jouissait de la réputation d'un excellent père de famille, doux et tranquille. Ayant embarqué sur la *Moselle* des marchandises fictives ou assurées pour une somme très-supérieure à leur valeur réelle, William Thompson comptait, quand parviendrait en Europe la nouvelle de la disparition totale du paquebot, réclamer aux compagnies le montant de ses assurances et s'enrichir ainsi d'un seul coup.

Suivant le programme tracé par Thompson au constructeur Fuchs de Bernburg, l'appareil d'horlogerie devait fonctionner dans toutes les positions, sans le moindre bruit, et, après une marche d'une dizaine de jours, produire un choc équivalent à la chute d'un poids de 30 livres tombant d'une hauteur d'environ 10 centimètres.

Inauguration de l'Université catholique de Paris, par M^{sr} Guibert. — La visite de l'établissement. — (Dessin de M. Ferdinandus.)



REGNAULT



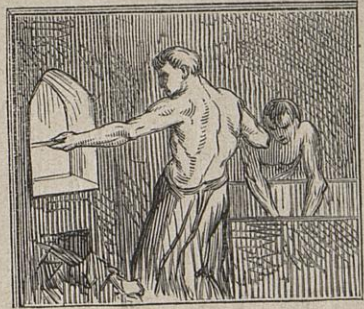
BAUDRY



J. PILS



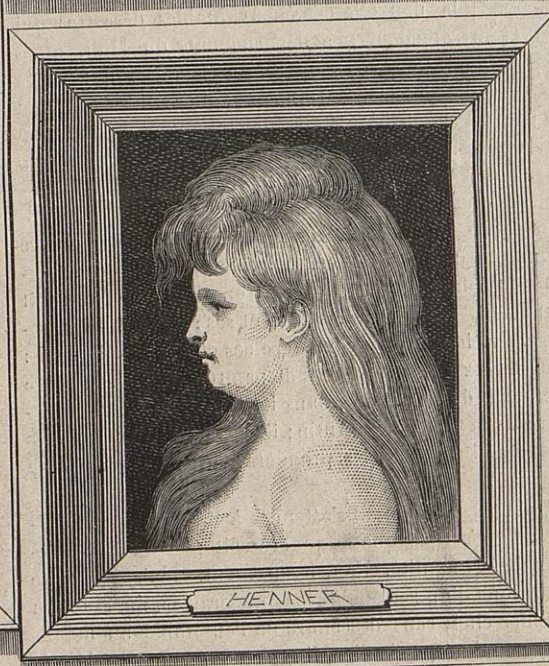
J. BRETON



MILLET



BONNAT



HENNER



DE NEUVILLE



J. LEFEVRE



LUMINAIS



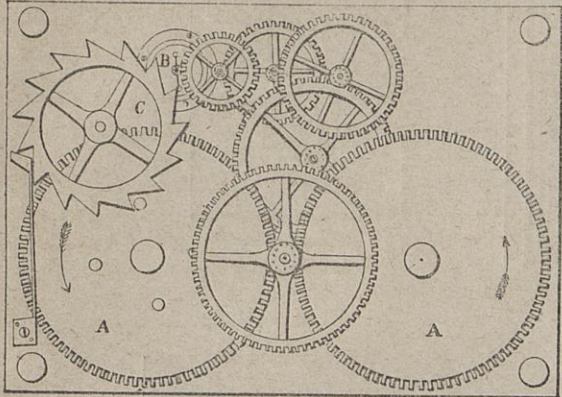
BOUGUEREAU

E. BOCOURT.

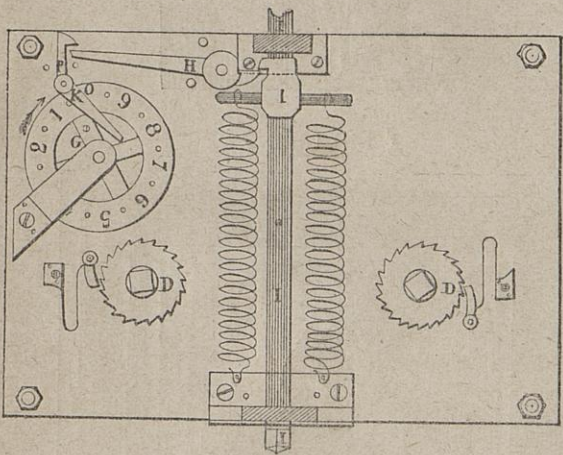
L. CHAPON.

Quelques œuvres de l'exposition de la vente organisée par M. Falguière, en faveur des inondés du Midi. — (Dessin de M. Bocourt.)

La figure 1 montre le mécanisme d'horlogerie disposé entre deux plaques de fer espacées d'environ 14 centimètres. AA sont les deux roues creuses dentées, renfermant chacune un fort ressort de pendule. Par l'intermédiaire de pignons, ces roues agissent sur



un ensemble de rouages qui imprime à la roue à rochet C un mouvement de rotation sur son axe. Ce mouvement est très-lent, puisque la roue à rochet doit mettre dix jours pour exécuter un tour entier. La figure 2 re-



présente le mécanisme percutant disposé à l'intérieur de l'appareil. L'axe de la roue à rochet C de la figure 1 se prolonge à travers la plaque pour se terminer par une roue E, sur laquelle sont tracés les dix premiers nombres. L'un des rayons porte un taquet G. Quand la roue à rochet C, et avec elle la roue E, tournant suivant la direction indiquée par la flèche, a accompli son tour entier, le taquet G vient butter contre la partie K d'un levier oscillant KP. La pointe d'arrêt F bascule de droite à gauche, abandonnant la pointe du levier H qui cesse de soutenir la tête d'une tige de fer H dans des glissières directrices. Cette tige, n'étant plus retenue, obéit à l'action de deux ressorts à boudin, lesquels, par leur détente, lui impriment une forte et brusque impulsion. C'est sous le choc produit par cette impulsion donnée à la tige I, qu'une amorce devait détoner et enflammer la dynamite.

Ce mécanisme aurait été d'une exécution des plus simples, sans la condition imposée d'un fonctionnement absolument silencieux. Or, on sait que tous les systèmes de régulateur ou d'échappement, employés par l'horlogerie, font entendre en marchant un *tic tac* bien connu qui, dans le cas particulier auquel Thompson destinait l'œuvre de Fuchs, aurait pu éveiller l'attention. Ce résultat a été obtenu par un système de régulateur placé en B (fig. 1), basé sur le frottement plus ou moins intense de deux boules sur un anneau de cuivre. Comment un appareil si bien combiné a-t-il pu produire son effet avant l'heure? En posant à Fuchs le programme à réaliser, William Thompson avait dit que ce mécanisme était destiné à rompre d'un seul coup un grand nombre de fils tendus sur un métier de tissage, et il avait omis ou craint de recommander au constructeur de le disposer pour qu'il pût résister sans se déranger aux secousses et aux chocs accidentels. Fuchs n'avait donc pris aucune disposition dans ce sens, et c'est très-probablement au moment où les camionneurs faisaient, sans grandes précautions, glisser du quai sur le pont de la Moselle la caisse infernale déclarée comme contenant des tissus, que la détente s'est lâchée d'elle-même, abandonnant le marteau qui est venu faire aussitôt son œuvre.

Inauguration de l'Université catholique de Paris

Le lundi matin, 10 décembre, a eu lieu, dans l'église des Carmes, rue de Vaugirard, l'inauguration de l'Université catholique de Paris par S. Em. le cardinal archevêque de Paris.

Plusieurs évêques étaient présents, entre autres ceux de Troyes, de Chartres, de Versailles, de Beauvais, M^{gr} de Bonnechose, archevêque de Rouen; l'évêque de Sura et M^{gr} Richard, archevêque de Larisse, coadjuteur de l'archevêque de Paris.

Dans l'assistance, on remarquait, après les professeurs et les administrateurs de la nouvelle Université, ses étudiants et un grand nombre de prêtres et de religieux. Nous citerons aussi : MM. Merveilleux-Duvignaux, de Lapparent, colonel Allavène, Hervé de Saisy, de Franclieu, Vivien, l'abbé Conti, Alix et Delamarre, avocats à la cour d'appel; Conelly, conseiller à la cour de cassation, etc.

M^{gr} l'archevêque a dit la messe. Après l'office, il a prononcé une allocution remarquable.

M^{gr} Guibert a dit, en substance, que l'Université nouvelle n'était ni l'adversaire ni l'ennemie de ce qui existe; qu'elle était seulement une œuvre de liberté ne se proposant que de faire le bien dans la mesure de ses forces. Il ne suffit pas d'éclairer les intelligences, a ajouté Son Eminence, il faut former les volontés afin de créer des hommes qui relèvent la France et lui rendent le rang qu'elle a perdu; on n'y arrivera que par la vertu et celle-ci naît de l'enseignement de la religion.

La cérémonie terminée, M^{gr} Guibert visita la nouvelle Université dans ses plus petits détails; sujet que représente notre gravure.

A deux heures, le premier cours public était ouvert.

Exposition artistique organisée par M. Falguière

Après la nouvelle des épouvantables désastres qui frappaient nos départements du Midi, quelques artistes songèrent à organiser une vente de dessins, de tableaux, de sculptures, dont le produit serait destiné à soulager tant d'infortunes et de misères. J'ignore si c'est le sculpteur Falguière qui forma le premier le projet d'une pareille entreprise. En tout cas, il prit les devants pour en entretenir le public et presser ses confrères de concourir à cette œuvre commune de bienfaisance. Puis, d'autres artistes se joignirent à lui et se constituèrent en un comité qui mit son zèle à provoquer les dons et ses soins à les centraliser. Or, le succès récompense ces efforts intelligents : plus de six cents ouvrages de peinture et de sculpture viennent d'être exposés dans les salons du Cercle artistique de la Chaussée-d'Antin; ils passeront aux enchères de l'hôtel Drouot dès les premiers jours de la prochaine semaine.

On peut maintenant s'attendre à un résultat satisfaisant. Ce n'est pas que la qualité soit partout à la hauteur de la quantité. Non, assurément. Mais sans faire la critique d'un seul objet, ce qui serait ici malséant au premier chef, sans descendre de l'ensemble au détail, du général au particulier, il est permis pourtant de prévoir que l'opération se résumera dans un chiffre final assez élevé.

D'ailleurs, plus d'un morceau excitera la convoitise des amateurs et sera vivement disputé. Par exemple, le *Narcisse*, de M. Mercié, — terre-cuite d'une invention très-originale, d'un modelé délicat, précieux, servant de près la nature; — l'esquisse de M. J.-P. Laurens, d'une allure magistrale; le dessin de M. Bida, travaillé dans cette manière exquise, particulière à l'artiste; l'aquarelle de Pils; le petit panneau — *un Planton* — de M. de Neuville; la *Jeunesse*, épreuve unique de l'esquisse qui a servi à M. Chapu, pour sa belle statue du dernier Salon; les *Soldats gaulois*, de M. Luminais; le *Clair de lune*, de M. Lavieille; le *Chemin*, de M. E. Breton. Que citerai-je encore, sans espoir toutefois de donner l'énumération complète de ce que cette réunion d'œuvres diverses contient de vraiment désirable? Un petit cadre, de M. Berne-Bellecour; un autre de M. Brillouin; une excellente marine, de M. Clays; le *Soldat marocain*, de M. B. Constant; l'*École primitive*, de M. Gide; le *Chasseur à pied*, de M. Protajis; une *Famille de satyres*, par M. Priou; un paysage de M. Renié; les *Fleurs*, de M. P. Rousseau — celles de M. Vollon;

le beau dessin de M. Puvis de Chavanne, ceux de M. Baudry, celui de M. Chaplain, celui de Brascassat.

Combien de titres et de noms se présentent sous ma plume, qui mériteraient une mention spéciale! La jolie petite toile de M. Du Paty, — *Général en reconnaissance*; — la *Mendiante italienne*, de M. Lebel; le groupe de M. Caillé, — *Une scène d'inondation*; — les *Orphelins*, par Carpeaux; l'aquarelle de M. Harpignies, intitulée *le Soir*; les *Tirailleurs*, de M. Médard; la *Méditation*, de M. Maignan. N'oublions pas non plus la *Chasse au marais*, de M. J. Didier; ni la *Femme couchée*, de M. Dantan; ni l'*Andalouse*, de M. Gonzalez, fière et souriante, d'une couleur ferme et spirituelle à la fois; ni le *Canal de Venise*, par M. Mouchoy; ni les *Cavaliers*, de M. Papeleu; ni les *Moutons*, de M. Chaigneau.

Mais je ne saurais poursuivre davantage une nomenclature aussi froide, aussi pâle. J'achève donc, et je signale, sans plus de détails, comme devant figurer également à la vente organisée au profit des inondés du Midi : MM. J. Breton, Appian, Henner, Brest, Benouville, Carolus Duran, Delaunay, Castres, Laugée, Falguière, Lansyer, Sain, P. Flandrin, Feyen-Perrin, Sain, Van Marcke, J. Bertrand, Cabanel, Sauvageot, Bouguereau, Ulmann, de Cook, Français, Lalanne, Jeloir, Maillot, Vernier, H. Regnault, J. Lefebvre, Lafrance, P. Dubois, Saint-Marceaux, Millet, Delaplanche.

Pour finir, je ferai remarquer que la *Petite Italienne*, de M. Bonnat, exposée dans les galeries de la Chaussée-d'Antin, ne se verra point à l'hôtel Drouot. C'est que l'artiste, lorsqu'il y donnait les dernières touches, trouvait, pour ce cadre charmant et réussi à souhait, acquéreur au prix de 5,000 francs, somme qu'il se hâtait de mettre à la disposition des organisateurs de l'Œuvre. — o. m.

« Une journée d'hiver en Hollande »

Tableau de Kœmmerer

Voici venir l'hiver et son rude cortège.

Les femmes de Harlem quittant les chauds lambris.
Bouclent le dur patin et glissent dans la neige
Sur les canaux glacés — blancs miroirs du ciel gris. —

Chaque fille du Nord, qu'un soupirant assiège,
A ce jeu, tout d'adresse, attache un très-haut prix;
Ignorer ce grand art est un vrai sacrilège,
Car on glisse, là-bas, comme on danse à Paris.

Pendant que vos maris, amants fous des tulipes,
Près du poêle rouge fument leurs longues pipes
En buvant le houblon dans les pintes d'étain,

Allez!... Narguez la bise, ô belles intrépides,
Et, vous laissant bercer par vos traîneaux rapides,
Confiez vos amours aux brumes du lointain!

ADRIEN DÉZAMY.

(Album Goupil.)

Une représentation à l'hospice de la Ville-Evrard

Le 1^{er} janvier, il nous a été donné d'assister à une fête des plus originales; à l'occasion de la nouvelle année une représentation théâtrale avait été organisée par les pensionnaires de l'hospice de la Ville-Evrard.

Le programme se composait de deux pièces : *le Jeune homme pressé*, de Labiche, et *le Chevrier*, de MM. Cogniard, avec intermèdes de musique et de physique amusante. Les acteurs aussi bien que les spectateurs étaient tous des aliénés, à l'exception de quelques invités. Cette représentation a marché à souhait et l'on ne se serait jamais douté que l'on avait devant soi de pauvres diables privés de raison. Les rôles étaient parfaitement sus et ont été interprétés d'une manière fort satisfaisante. Par quel prodige de patience les surveillants ont-ils pu arriver à obtenir ce résultat?

Quant aux spectateurs, hommes et femmes, ils paraissaient ravis; toutes ces figures, d'habitude crispées par ce rictus affreux que la folie imprime sur les visages de ceux qu'elle atteint, étaient complètement transformées. On aurait pu se croire, sans le moindre effort d'imagination, au parterre de l'Ambigu ou de la Gaîté. Certainement la salle de l'Odéon a été maintes fois moins gaie que le théâtre improvisé de la Ville-Evrard. Tout ce monde riait et s'amusait comme de bons bourgeois qui ont payé au contrôle leur fauteuil d'orchestre ou de balcon.

Pendant les trois heures qu'a duré ce spectacle, on n'a pu surprendre chez aucun d'eux le moindre signe

d'impatience ou de lassitude. En voyant tous ces malheureux, tranquillement assis, s'ébaudissant à cœur joie des bonnes farces jouées par leurs camarades, applaudissant à tout rompre, on ne pouvait se défendre d'établir une comparaison entre les procédés dont use aujourd'hui la science à leur égard et ceux en usage il y a cinquante ans à peine. Il nous semblait voir, à côté de cette salle joyeuse, l'obscur et humide cabanon de Bicêtre où gisait, comme un malfaiteur, le pauvre fou, emprisonné dans un corset d'acier et un carcan au cou. Quel changement! Aujourd'hui, au lieu de le faire inutilement souffrir, la science cherche à le distraire et à l'amuser.

Qu'on nous permette d'adresser nos félicitations à M. le docteur Dagron, médecin en chef de l'établissement, pour sa bienveillance et son dévouement à sa famille adoptive. N'oublions pas le personnel, qui lui prête le concours le plus actif.

Nous reviendrons sur les détails de cet établissement dans notre prochain numéro.

Voyage du prince de Galles dans les Indes

LA page de dessins que nous donnons sur le voyage du prince de Galles dans les Indes représente divers épisodes de son passage à Baroda, Goa et Ceylan.

Nous sommes peut-être un peu en retard, mais notre numéro exceptionnel a été exclusif et il nous faut regagner la place autrement utilisée.

Lors de la visite du prince de Galles au guicowar de Baroda, celui-ci donna en son honneur une grande lutte de bêtes sauvages dans les arènes de la ville. Dans l'avant-dernier numéro, nous avons déjà décrit la lutte d'éléphants. Il y eut en outre un assaut entre un éléphant et un Hindou, monté sur un cheval arabe à robe grise et à tous crins, dressé dans la perfection, caracolant autour de l'énorme masse et se dérobant toujours à sa trompe redoutable. Deux rhinocéros lutèrent ensuite, mais sans grand succès; malgré les vigoureux coups de lance et les seaux d'eau froide qui leur étaient administrés par les gardiens, ils s'enfuirent après avoir échangé quelques coups de boutoir, sans vouloir recommencer la lutte. Deux buffles furent lâchés ensuite et alors se chargèrent tête baissée avec une ardeur sans pareille. Un combat de cerfs a terminé ces jeux, et la représentation finit par le défilé dans l'arène des animaux de la ménagerie du guicowar. En tête du cortège étaient plusieurs chars traînés par des cerfs; venaient ensuite les gardiens porteurs de cages remplies d'oiseaux, et enfin le dernier tigre qu'on avait pu capturer vivant. Cet animal, aussi féroce que sauvage, ne cessait de pousser de sourds grognements. Il était mené en laisse par dix hommes, cinq de chaque côté, lesquels tenaient de grosses cordes attachées à une forte ceinture de cuir entourant le corps du fauve. Il était ainsi hors d'état de nuire. Plusieurs hommes armés de lances l'entouraient cependant, prêts à le percer s'il avait pu réussir à se dégager. — Le jour suivant, 20 novembre, le prince se rendit au pavillon de chasse du guicowar, où une grande chasse de cerfs noirs, à l'aide de léopards, devait avoir lieu. Les chasseurs montèrent sur plusieurs chars traînés par des bœufs, car la vue de ces animaux n'effraye nullement les cerfs noirs, ce qui leur permet de s'approcher de leurs troupeaux. Après une course de deux milles, un de ceux-ci fut aperçu, et immédiatement on décapuchonna et lâcha un léopard. Cet animal s'approcha en rampant d'un cerf, sauta en quelques bonds sur son dos, le saisit à la gorge et le maintint ainsi, malgré ses ruades désespérées, jusqu'à l'arrivée des chasseurs, qui achevèrent sa victime.

Le prince de Galles a quitté Bombay le 23 novembre à bord du *Scrupis*, escorté par son yacht le *Osborne* et deux vaisseaux cuirassés. L'escadrille royale, après avoir longé la curieuse petite île fortifiée de Jinjeera, l'ancien repaire des amiraux africains sous la domination des Mahrattes, arriva à Goa dans la nuit du 26 novembre. Le prince de Galles s'y arrêta un jour et demi, visita le vieux et le nouveau Goa, l'église de Jésus, et quitta le 28 cette colonie portugaise. Le 1^{er} décembre, il débarquait à Colombo, dans l'île de Ceylan. Les Cingalès (natifs du pays), loin d'imiter l'ornementation européenne pour les décorations de la ville, s'étaient tenus à leur simple matériel, c'est-à-dire à du bambou, des fleurs et des fruits. Toutes les rues étaient remplies d'arcs de triomphe, de verdure, de pyramides de plus

de huit pieds de hauteur formées des fruits si renommés de Ceylan et de trophées de fleurs magnifiques. Le prince débarqua à cinq heures du soir et fut reçu par le gouverneur, sir W.-H. G. egory, les principaux chefs indiens et la municipalité. Cette dernière lui présenta son adresse de bienvenue dans une magnifique cassette en ivoire ornée de pierreries de Ceylan. La scène était extrêmement curieuse avec tous ces natifs, portant leur costume cingalès: une courte tunique, un ample jupon, des souliers découverts et de longs cheveux ramassés en un chignon attaché par un large peigne demi-circulaire. Ce costume donnait aux natifs un aspect extrêmement féminin, leurs traits doux et placides complétant de beaucoup l'illusion. Quelques-uns d'entre eux portaient de larges médailles d'honneur en or. Le 2 décembre, le prince quittait cette ville pour se rendre à Kandy, situé dans l'intérieur de l'île.

Sauvetage du « Magenta »

LES travaux de sauvetage des débris du *Magenta* se continuent avec activité. Les résultats obtenus sont de plus en plus satisfaisants, grâce au scaphandre Cabirol, ce merveilleux engin qui permet à l'homme de sonder sans aucun danger les profondeurs de la mer. Nous ne reviendrons pas en détail sur cet appareil, le premier connu en France et toujours employé par la marine et les ponts et chaussées, la compagnie Transatlantique, etc., etc., quand il s'agit d'exécuter des travaux sous-marins sérieux. « Le scaphandre Cabirol, lisons-nous dans le *« Panthéon de l'industrie*, loin d'avoir à craindre l'épreuve redoutable de l'expérience, a vu et voit encore sa réputation grandir au fur et à mesure qu'on a découvert les innombrables services qu'il peut rendre à la société, aux sciences, à l'industrie et au commerce. »

Si nous revenons sur ce sujet, c'est que nous croyons satisfaire nos lecteurs en leur mettant sous les yeux les croquis que nous envoie un de nos correspondants.

Deux plongeurs, revêtus du scaphandre Cabirol, sont en train d'opérer à 15 mètres de profondeur, au milieu des épaves, le sauvetage d'un canon de 24 millimètres. N'est-il pas merveilleux de voir que, grâce au génie d'un homme, mort aujourd'hui, mais qui a laissé la continuation de la fabrication et de l'exploitation du scaphandre à son neveu, M. Charles Ferrus, un ingénieur actif et intelligent, n'est-il pas merveilleux, dis-je, de voir reprendre ainsi à la mer, même jusqu'à une profondeur de 30 à 40 mètres, les trésors qu'elle a essayés de ravir à l'homme? Je ne mentionnerai que pour mémoire les résultats obtenus avec le scaphandre, qui fut exclusivement employé au percement de l'isthme de Suez, pour le sauvetage de la *Louisiane*, à Pauillac, ainsi que pour le placement des torpilles qui ont fait sauter les membrures du *Charles Dickens*, jeté en travers du port de Boulogne; je ne parlerai pas du développement considérable que ces appareils ont fait prendre à la pêche du corail et des éponges; mais quand on songe aux résultats obtenus, on ne peut que couvrir d'éloges et l'homme intelligent qui, le premier, a trouvé le moyen de remédier à de terribles catastrophes, tout en rendant un immense service à l'industrie et à la science, et son successeur qui travaille encore à apporter tous les jours au scaphandre Cabirol de nouveaux perfectionnements.

La crèche et la messe de minuit à Marseille

LA piété marseillaise est fidèle, toutes les années, aux traditions antiques qui entourent d'une poésie si chrétienne les fêtes de la Noël, et c'est surtout dans la confection de la crèche que l'imagination méridionale se donne libre carrière.

La crèche est un tableau demi-nature; sur un fond de ciel s'élèvent des collines en relief, roches, pelouses avec berger et troupeau. Cèdres, pins, lauriers roses, y sont plantés.

A ce site pittoresque est joint une étable rustique, l'âne et le bœuf traditionnels, symboles de la simplicité et du travail, entourent un chétif berceau où repose, sur la paille, le fils de Dieu, qu'ils réchauffent de leur souffle. La Sainte-Vierge et saint Joseph sont penchés vers lui. Un ange plane au dessus et indique au loin le chemin. Par de gracieux sentiers, bordés de plantes va-

riées, accourt une foule de figurines habillées avec goût dans le costume du pays.

Dans les familles, la crèche se fait en petit; mais les églises se distinguent par de vrais trompe-l'œil. Le croquis ci-joint représente celle de l'église Saint-Michel, et il ne peut donner qu'un faible aperçu de la réalité, qui, par la grandeur des figures et des arbres, est d'un effet saisissant. Jointes aux chants poétiques et pastoraux des Noëls, l'éclairage harmonieux, la voix sonore de l'orgue, les effets d'ombres de sa voûte gothique, avec les figures de ses vitraux, on croirait être dans une église du treizième siècle, aux vieux temps de la foi. — Le tout est digne de l'église remarquable que la ville de Marseille doit à l'habile architecte-constructeur, M. Bé-rangier, qui fut aussi le collaborateur de feu Espéran-dieu dans l'édification du sanctuaire de Notre-Dame-de-la-Garde. — L. COULANGE-LAUTREC,

LA PUPILLE

(Suite)

UN instant les yeux de Cyprienne soutinrent les éclairs qui jaillissaient des yeux de Lionel: mais, par pure déférence, elle baissa ses paupières et reprit son allure soumise et douce.

Pendant quelques secondes, ils gardèrent le silence.

Cyprienne alla se rasseoir, tandis que M. de Blangy marchait à grands pas.

— Cessons, je vous prie, reprit-il enfin en s'arrêtant, je suis libre de mon bien et je peux en disposer selon ma convenance.

— Vous êtes en effet le maître, mon tuteur.

— Vous avez eu grand tort de l'oublier.

— J'en conviens.

— Causons de choses plus sérieuses; vous savez le but de notre réunion à Blangy; aujourd'hui, vous êtes majeure, Cyprienne.

— Pas tout à fait, dans deux heures seulement.

— N'importe; aujourd'hui se termine ma mission. Les comptes généraux de ma tutelle que maître Leprevost m'a envoyés sont dans ma valise; je vais les chercher.

— A quoi bon?

— Mais à me mettre en règle vis-à-vis de vous, ma cousine.

— Entre nous toutes ces formalités me semblent bien inutiles.

— Maître Leprevost, votre subrogé tuteur ne partagerait pas cet avis. Ces comptes doivent être approuvés par vous; dans un instant ils vous seront soumis.

M. de Blangy sortit sur ces paroles, et la jeune fille put se livrer à l'aise à la foule de réflexions que cette première entrevue lui avait inspirées.

IV

Nous avons laissé le major Fonbouillant à la fenêtre de l'auberge de Bressuire, tenant sa longue vue en main, et venant d'assister, grâce à elle, malgré la distance qui l'en séparait, à l'arrivée de Cyprienne au château de Blangy.

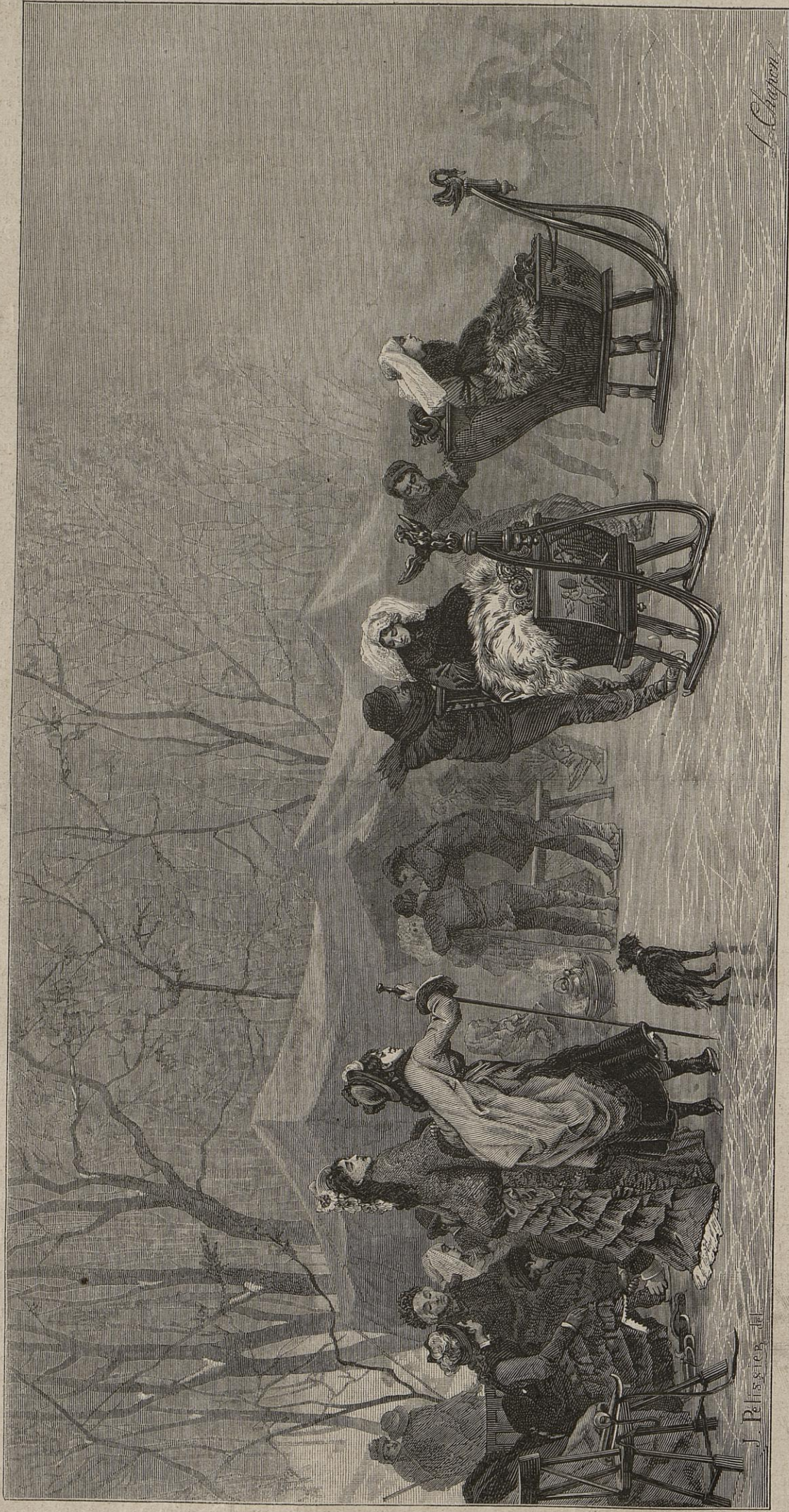
Après avoir jeté un regard aux alentours et s'être assuré qu'aucune voiture n'était en vue pour le moment, Fonbouillant reprit son épée et recommença à tirer au mur avec acharnement, lardant de nombreuses déchirures le papier à grand ramages qui le recouvrait.

— Tiens! tiens! s'écriait-il à chaque coup, comme si son adversaire se fût trouvé devant lui; tiens, au bras; en pleine poitrine; au cœur!

Il s'arrêta sur ce mot.

— Non pas, je ne veux pas le tuer... Et pourquoi non? Ne m'a-t-il pas volé une partie de mon bien le plus cher? Au cœur, morbleu! rien qu'au cœur!... Mille tonnerres! j'ai soif de son sang!... Si Mandarine me trompe encore, je l'étrangle!... Une! deux!... Mon jarret gauche n'est plus assez souple. Qu'importe! je me souviens de la botte secrète du commandant de Baurtrichard... infail-

SALON DE 1875



UNE JOURNÉE D'HIVER EN HOLLANDE

TABEAU DE M. KÖEMMERER

Dessin de M. Pelissier. — D'après la photographie de MM. Goup



Une soirée théâtrale à l'établissement d'aliénés de la Ville-Evrard. — (D'après nature, par M. Valnay.)

ble!... Une! deux! parez quarte!... c'est cela! Ah! je n'en puis plus!

La sueur ruisselait de son front. Il s'essuya avec son foulard et vida la troisième bouteille que lui avait apportée l'aubergiste.

Ayant repris ses sens, il saisit de nouveau sa longue-vue et se remit à la fenêtre.

En ce moment la voiture de Lionel pénétrait dans la cour du château.

Fonbouillant fit un bond, prit son chapeau et sortit de l'auberge en courant.

Ce ne fut qu'après avoir fait cinq cents pas environ qu'il s'aperçut que, dans sa précipitation, il avait oublié les épées.

Il eut d'abord la pensée de retourner au *Soleil-d'Or*, pour les prendre; mais il se dit que Lionel en avait sans doute, et il n'écoula que son impatience de le voir au plus tôt.

Pendant qu'il s'acheminait vers le château d'un pas hâté, malgré l'ardent soleil qui brûlait la route, presque sans ombre en cet endroit, Cyprienne s'était mise à réfléchir.

L'affection qu'elle portait à la comtesse et à son cousin avait rempli toute sa vie.

Lionel lui imposait, parce qu'elle le voyait encore dominateur et impérieux comme à l'époque où, le soir, il forçait M^{lle} de Blangy à lui faire quitter le piano et ses gammes, lorsqu'il revenait de la chasse.

On s'habitue difficilement à se croire une grande personne vis-à-vis des gens qui ont eu quelque pouvoir sur vous pendant votre enfance, et de même ceux-ci conservent, pour la plupart, une illusion analogue, en considérant toujours les êtres dont ils ont guidé les premiers pas comme de véritables enfants; mais Cyprienne, sous un aspect timide et d'une extrême candeur, cachait une âme vigoureusement trempée, n'attendant qu'un événement pour comprendre toute l'étendue de sa force.

On a vu, dans sa première entrevue avec Lionel, la façon énergique dont elle avait accueilli la nouvelle de la vente du château.

Le respect seul l'avait empêchée d'adresser à son tuteur les plus durs reproches, et dès qu'il eut disparu elle l'accusa, sans oser le condamner tout à fait cependant.

Une chose l'attristait encore plus que la vente du château, c'était la froideur de son tuteur. Pourquoi n'était-il pas plus affectueux avec elle, lui, son seul, son unique parent?

Elle se posait vainement cette question sans pouvoir y répondre, car elle n'avait rien fait pendant huit années pour mériter de l'affection de Lionel, et jamais, même dans ses plus mauvais jours, à l'époque où, doutant de la sincérité des sentiments de Rose Bernard, il était devenu fantasque et morose, il ne s'était montré si peu aimable.

La perspective désagréable de retourner à la pension assombrissait encore les réflexions de Cyprienne.

— Que m'importent ses comptes, se disait-elle, que m'importe la fortune? J'ignore le chiffre de la mienne; mais qu'elle soit considérable ou non, en quoi cela peut-il me toucher? Que ferais-je d'une fortune? Comme mon cousin a été dur pour moi! J'ai bien fait de lui parler de notre mère. Vendre Blangy! elle doit en pleurer, notre pauvre maman.

Lionel a tressailli quand je lui ai montré ce portrait. Et ma surprise, je n'ai pas osé la lui faire encore: modeste présent, fruit de mon travail et de mes souvenirs, comment serez-vous accueilli?

Elle avait tiré de son sein un petit médaillon et s'appretait à l'ouvrir, lorsque Fonbouillant entra sans se faire annoncer.

Il s'arrêta en voyant Cyprienne:

— Du sexe! encore une maîtresse, sans doute... Serviteur, madame.

— Mademoiselle, je vous prie, répliqua Cyprienne en se levant et en fixant sur le major un regard interrogateur.

— Ah! fit Fonbouillant, qui se décida enfin à se découvrir.

— Qui demandez-vous, monsieur?

— M. de Blangy; je sais qu'il est arrivé.

— En effet, monsieur, je l'attends en ce moment.

— Diable! se dit le major, le provoquer devant

cette petite me semble difficile. Enfin, nous verrons bien.

La présence de Fonbouillant intriguait fort Cyprienne, qui reprit la conversation en ces termes:

— Vous habitez le pays, monsieur?

— Non, madame... non, mademoiselle; j'arrive de Paris.

— Pour voir M. de Blangy?

— Précisément.

— Serait-ce le nouvel acquéreur? pensa la jeune fille. — Venez-vous vous fixer dans ce pays, monsieur?

— Grand merci, je n'aime pas la province... Je compte repartir ce soir.

— Lui aussi, se dit Cyprienne.

LÉOPOLD STAPLEAUX.

(La suite au prochain numéro.)

COURRIER DU PALAIS

SOMMAIRE : La jeune fille martyre. — Le secrétaire des enfants battus. — Un courtier de la Bourse. — La ruine en famille. — Leçon donnée par une femme de chambre à sa maîtresse. — Une cascade de diamants à l'audience. — Douce surprise pour une voyageuse. — Les artistes dramatiques devant le tribunal de commerce. — Catalogue de jurisprudence.

VOULEZ-VOUS supposer l'enfant, — une fille de treize ans, — la plus mauvaise, la plus perverse du monde? Vous le pouvez, car, mon Dieu! nous voyons les choses les plus invraisemblables, les plus désolantes devant les tribunaux. Admettez qu'elle se nomme Eugénie et qu'elle ait confirmé par ses déclarations les plaintes indignées que les voisins ont formulées contre ses parents devant le commissaire de police: depuis deux ans, elle serait battue, martyrisée; on la laisserait dormir sur le carré, ou bien on l'enverrait coucher dans une écurie; on l'aurait frappée avec un nerf de bœuf, avec un fouet, avec un jonc, avec des rondins de bois; une fois même, avec un couteau, entre les deux épaules; la cicatrice serait visible encore! Le père et la mère, un couple de brocanteurs, auraient eu pour distraction de se l'envoyer l'un à l'autre à coups de pied, à coups de poing « comme un ballon! » N'allez pas croire que la comparaison vienne de moi; ce sont les voisins qui l'ont trouvée.

Voilà le père et la mère, ces bons brocanteurs, assis sur le banc des prévenus pour répondre de ces méfaits; le doux papa proteste contre toutes ces exagérations: il a quelquefois gifflé sa fille qui se conduisait mal, et voilà tout! La douce maman proteste d'un ton plus fort; elle a corrigé sa méchante enfant, et, une seule fois, elle s'est servie d'un nerf de bœuf qui lui est tombé sous la main, — bien par hasard! Elle faisait coucher sa fille à l'écurie « pour qu'elle fût mieux, » le logement de la famille étant très-étroit, mal aéré.

Et puis, il y a au dossier une lettre de l'enfant adressée aux magistrats: « Messieurs, ne punissez pas maman; j'ai été entraînée à la dénoncer par les voisins qui lui en veulent; elle est bonne pour moi; j'avais fait une grande faute, et c'est de sa part un coup de promptitude; que deviendront mes petits frères? etc. » Enfin, une lettre d'enfant par les tournures naïves, par l'orthographe. Rien de plus touchant, rien de plus décisif; ces braves brocanteurs ont été calomniés, n'est-ce pas?

Eh bien, à l'audience, l'enfant, tout en larmes, recommence le récit des odieuses persécutions qu'elle a subies; tout est vrai, bien vrai; on peut encore voir les marques sur ses bras, sur ses épaules, sur son dos.

Mais la lettre? Ah! la lettre! Sa maman l'a menée chez un agent d'affaires, qui en a écrit le brouillon et qui lui a dit: « Si vous ne copiez pas cela, on va vous mettre dans une maison de correction jusqu'à vingt ans! »

Le père et la mère ont été condamnés chacun à six mois de prison.

Mais l'agent d'affaires?... Ah! que voulez-vous? il y a comme cela une foule d'actions aussi belles qu'ingénieuses que le Code pénal n'aurait pas osé prévoir!

Après avoir été caissier de deux grandes administrations théâtrales, M. Élie Beuquet a fini par se livrer tout entier aux opérations de bourse. Il était courtier,

mais il travaillait aussi un peu pour son compte. De reste, il s'était choisi une clientèle restreinte, il en avait limité la circonférence à sa famille et à ses amis; qu'on de plus sage! D'abord, comme on se doit aux siens, il a pris la direction de la fortune de sa mère, une centaine de mille francs; puis il a fait valoir les capitaux d'une cousine, 130,000 francs, environ; puis il s'est attaché à enrichir son ancien patron, — la dette de la reconnaissance! — et ce qui lui restait d'activité était au service de ses amis... total: 600,000 francs, qu'il a dissipés et perdus à la Bourse. Ses parents et ses amis sont à peu près ruinés: sa mère, demeurée sans ressources, a dû vendre jusqu'à son mobilier pour se réfugier à l'hospice de Sainte Péline, et lui, il est passé à l'étranger avec 12,000 francs que sa cousine lui avait remis, la veille même de son départ.

Ce qui ne l'empêche pas de laisser un billet d'adieu dans lequel on lit: « Je pars avec bien peu d'argent, à peine de quoi manger pendant quelques mois. Qui le croira? » En effet, le tribunal a toutes sortes de raisons pour ne pas le croire, et il condamne ce spéculateur aventureux à deux ans de prison et à une très-grosse amende. Inutile d'en préciser le chiffre, que je ne me rappelle pas exactement, car il est douteux qu'il revienne pour exécuter le jugement.

Marie Laporte, une Bretonne et femme de chambre, n'y va pas de main morte dans les suppléments de gages que peut lui attribuer l'anse du panier: colliers, bracelets, boucles d'oreilles, broches, diamants, améthystes, perles fines, elle en a enlevé à sa maîtresse pour 250,000 francs, — une jolie petite fortune, comme vous voyez; — il lui fallait cela pour rester honnête jusqu'à son extrême vieillesse; aussi avait-elle profité du départ pour la campagne de M^{me} Stevens, sa maîtresse, et elle avait disparu avec le contenu de la cassette aux bijoux. Cela se passait à Londres, et la police anglaise avait perdu ses pas pour retrouver la femme de chambre, qui était revenue à son domicile parisien. Elle fut arrêtée; mais où étaient les diamants?

Elle ne les avait pas emportés, elle l'affirmait, elle en jurait même; elle renouvelait encore ces protestations devant la cour d'assises de la Seine.

— Mais pourquoi vous êtes-vous enfuie de chez votre maîtresse? — Je suis innocente! — Mais déjà, en 1836, vous avez été condamnée à deux ans de prison pour complicité d'un vol commis par votre frère à l'Exposition. — Je n'ai pas pris les diamants; vous ne les avez pas retrouvés en ma possession; je suis innocente!...

Tout à coup se produit un mouvement dans l'auditoire. M. l'avocat général est prévenu que l'un des assistants a une communication importante à faire à la cour. Et alors, comme le *Deus ex machina*, s'avance M. Fournier, avocat, notre confrère en chronique judiciaire du *Paris-Journal*:

Il explique que la gouvernante de ses enfants, M^{lle} Cazat, vient de le faire appeler pour lui expliquer ce qui suit: le matin même, elle est allée visiter une de ses amies, M^{lle} Joséphine Steinein. Elles connaissent toutes les deux la fille Laporte, qui a été occupée parfois dans ces maisons pour l'entretien du linge, et naturellement, M^{lle} Cazat a appris à son amie que M^{lle} Laporte comparait ce jour même devant la cour d'assises. — Tiens! s'écrie aussitôt M^{lle} Steinein, au mois de juillet dernier, M^{lle} Laporte m'a remis, pour la lui garder, une petite caisse à chapeau fermée à clef; si les diamants étaient dans cette caisse! — Ils doivent y être, — ils y sont, c'est évident!

M. le président fait appeler aussitôt M^{lle} Steinein, qui recommence son récit et apporte la caisse sous les yeux de la cour.

Hélas! non; les 250,000 fr. n'y sont pas; l'accusée est trop calme, trop impassible, trop indifférente; c'est presque sans espoir que M. le président lui demande: « Les diamants sont-ils dans cette boîte? »

— Je ne puis pas dire non, puisqu'on va les y trouver, répond la femme de chambre, sans se départir de son remarquable sang-froid!

Les diamants y étaient en effet; la caisse ouverte, ils tombent en cascade merveilleuse et éblouissent l'auditoire de leurs éclairs.

M^{me} Stevens n'était pas à l'audience; elle voyage en Amérique, nous a-t-on dit, et c'est là que le télégraphe lui portera cette surprise agréable; elle paraissait avoir passé ses diamants au compte: profits et pertes. Mais elle a promis 5,000 fr. de récompense que se partageront M^{lle} Cazat et M^{lle} Steinein.

Pour sa part, M^{lle} Laporte, qui est un peu femme de

chambre, un peu couturière, un peu femme de mauvaise vie, a obtenu une condamnation à la réclusion pour dix années.

Maintenant, et pour finir, quelques mots sur un véritable cataclysme qui s'est produit dans la jurisprudence. Il y a six mois environ, je vous rendais compte d'un procès qui s'était élevé entre M^{lle} Paola Marié, artiste dramatique et lyrique, et son directeur, l'impresario des Folies-Dramatiques, M. Cantin.

Depuis vingt ans et plus, c'est le tribunal de commerce qui connaît de ces différends, et la compétence paraissait définitivement fixée par cette longue prise de possession que la cour d'appel avait consacrée.

Ce n'est pas qu'il manquât d'esprits chagrins et subversifs qui s'étonnaient de voir des commerçants appelés à apprécier, au moins implicitement, certaines questions du domaine des arts, mais ils étaient définitivement réduits au silence, et ils avaient fini par croire que décidément ils avaient tort. Ce fut le tribunal de commerce qui trancha la difficulté entre M^{lle} Paola Marié et M. Cantin, et la cour d'appel confirma le jugement.

Mais ne voilà-t-il pas que la cour suprême a cassé cet arrêt et a décidé que l'engagement de l'artiste dramatique ne pouvait constituer un acte de commerce, que les artistes dramatiques, ne pouvant être considérés ni comme associés de l'entreprise théâtrale, ni comme commis, ni comme facteurs de leur directeur, aucune de ces dénominations ne saurait leur convenir, et qu'il est impossible de les leur appliquer par analogie!

C'est donc les tribunaux civils qui sont compétents, et je guette la première cause de ce genre pour vous en donner avis.

PETIT-JEAN.

THÉÂTRES

ODÉON : *Les Danicheff*, comédie en quatre actes, par M. Pierre Newsky. — AMBIGU-COMIQUE : *Bellerose*, drame en huit tableaux, par Amédée Achard et Paul Féval. — THÉÂTRE LYRIQUE-DRAMATIQUE : Reprise de *la Tireuse de cartes*, par M. Victor Séjour.

TOUTES sortes de mystères environnent la pièce des *Danicheff*. D'abord M. Pierre Newsky n'est qu'un pseudonyme. Le véritable auteur porte un autre nom, moins facile à prononcer, paraît-il. Ensuite, cet auteur a un collaborateur qui veut garder l'incognito. Cela fait bien des cachotteries; mais qu'importe! La pièce est bonne, et elle a été chaleureusement reçue. Je ne cherche pas à en savoir davantage.

Les Danicheff ne pouvaient se produire dans un moment plus propice. On est quelque peu las des pièces qui roulent uniformément sur l'adultère. Un déplacement de sentiments, et aussi de localité, devait être favorablement accueilli. La comédie de M. Pierre Newsky n'est pas faite positivement pour réjouir le gouvernement russe, du moins tel qu'on se l'imagine; quoique très-respectueuse dans la forme, elle est parfaitement révolutionnaire dans le fond. Elle met en jeu l'amour d'un jeune noble moscovite pour une fille de basse condition, pour une serve. Malgré la résistance de sa famille, malgré les représentations de ses amis, — malgré le czar lui-même, — le comte Wladimir Danicheff finit par épouser Anna Iwanowna. Tel est le sujet en deux mots. Il est traité avec un grand art, mais avec une fermeté qui ne se dément pas une seule minute. La représentation des *Danicheff* serait-elle possible en Russie? C'est ce que l'avenir se chargera de nous apprendre.

Comme peinture de mœurs et de caractères, l'œuvre de M. Pierre Newsky est très-réussie, à dire d'experts. Elle est mise en scène avec un soin méticuleux; un intérieur provincial, un salon de Moscou, une cabane de paysan russe, sont autant de merveilles d'exactitude. L'interprétation est excellente, pour ne pas dire supérieure. Un débutant, M. Marais, s'est révélé avec éclat dans le rôle de Wladimir. A côté de lui, M. Masset a dessiné sobrement la figure grave et attristée du serf Osip. M^{lle} Hélène Petit a fait une création remarquable d'Anna Iwanowna. On n'est pas plus gracieuse-

ment impertinente que M^{lle} Antonine en princesse russe.

Les petits rôles, qui ont tous leur importance et leur relief, sont tenus avec infiniment d'esprit par MM. Porel, Dalis, Valbel, Clerh, Sicard, Monval, — et par M^{mes} Gravier et Crosnier.

« Holà! quel diable de nom vois-je là sur ce chiffon? Antoine Gri... Gri... Grinedal. Encore passe pour Antoine, ce nom-là est chrétien; mais Grinedal, c'est un nom vandale. Tu t'appelleras Bellerose, car tu as un visage frais et coloré comme une rose de printemps... Oui, oui, voilà qui est bien; tu t'appelleras Bellerose, entends-tu, et ne raisonne pas. — Je m'appellerai tout comme il vous plaira, monsieur, répliquai-je; je vous obéirai en cela comme en toute autre chose. »

Ainsi commence à peu près un roman de la fin du dix-huitième siècle intitulé : *Le Soldat parvenu ou mémoires et aventures de M. de Verval dit Bellerose*, par M. de M^{***} (Mauvillon, je crois). C'est de cet ouvrage en deux parties, et absolument médiocre, que feu Amédée Achard s'est inspiré. Je ne sais pourquoi, pour écrire son roman de *Bellerose*. Je ne serais pas étonné qu'Anténor Joly, un dénicheur de sujets et couveur de romanciers, le lui eût mis entre les mains. Mais au bout de quelques chapitres, Amédée Achard lâcha le *Soldat parvenu*. Il n'en est resté dans *Bellerose* que les noms de M. d'Assonville, de M. de Nançrais, de La Déroute et de M^{me} de Châteaufort. Pour le reste, l'auteur s'est abandonné à la fantaisie, et il a bien fait. L'intrigue, ou plutôt les intrigues de *Bellerose* lui appartiennent en propre, — et il y avait de quoi choisir pour un dramaturge.

Pourquoi le roman de *Bellerose* a-t-il mis tant d'années à passer de la vitrine du libraire à la rampe du théâtre? Je l'ignore. L'y voilà aujourd'hui, arrangé par M. Paul Féval, un ami d'Amédée Achard. Le défunt ne pouvait pas souhaiter un meilleur collaborateur, romancier comme lui, auteur dramatique comme lui. Toutes les précautions, toutes les délicatesses, poussées même à l'excès, se trouvent dans l'adaptation de M. Paul Féval, qui paraît quelquefois avoir trop compté sur l'initiation du lecteur. Beaucoup d'entre les spectateurs de l'Ambigu ne connaissent pas *Bellerose*, dont la publication, quoique très-acclamée, remonte à une vingtaine d'années. Aussi les premiers actes du drame leur ont-ils paru embrouillés et obscurs. Petit à petit, ils ont fini par comprendre que le sergent Bellerose avait reçu de son capitaine, M. d'Assonville, la mission de recueillir un enfant adultérin de la duchesse de Châteaufort, mission entravée par le duc et ses estafiers, mais heureusement menée à bonne fin, à travers maints coups d'épée et maints coups de poignard.

De tels événements tiendraient un numéro du journal à être racontés; ils se succèdent sous les yeux des spectateurs avec une rapidité qui tient du vertige; ils ne laissent pas à l'esprit un moment de repos. C'est ce que paraît aimer le public de l'Ambigu, épris des flanconnades comme le public de la Porte-Saint-Martin, en ce moment. *Bellerose* est appelé à devenir le pendant de *la Jeunesse des Mousquetaires*. Comme *la Jeunesse des Mousquetaires*, *Bellerose* est richement monté et intelligemment joué.

Que manque-t-il à M. Paul Deshayes pour rappeler Mélingue? C'est demander ce qui manque au sergent Bellerose pour rappeler le capitaine des gardes d'Artagnan. Un peu d'originalité personnelle, beaucoup de vif-argent, M. Paul Deshayes a le reste, et en quantité suffisante; il porte vaillamment le poids de ces huit tableaux, qui peuvent passer pour huit actes. L'organe est bon, l'allure a la maestria voulue; vienne un rôle absolument original, M. Paul Deshayes le marquera sans doute à son estampille.

M. Charly a été plus heureux dans d'autres rôles que dans celui du duc de Châteaufort. Il le joue trop en charbonnier, ou en aubergiste féroce qui se souvient de *Rose Michel*. — Deux soldats continuellement altérés sont très-plaisamment rendus par MM. Courtès et Péricaud.

M^{me} Marie Grandet est toujours cette jolie femme, que les hasards des directions de théâtres promènent de la comédie au drame, et qui se tire du drame et de la comédie avec un tact également spirituel. Elle aussi, je l'attends à une création définitive, qui fondra ces deux genres.

L'ancienne *Vénus de Gordes*, M^{lle} Schmidt, a eu en partage un rôle assez équivoque, ou mal accusé, celui d'une grande dame quelconque éprise sérieusement du soldat Grinedale et attendant son veuvage pour l'épouser. Elle a fait ce qu'elle a pu, se rattrapant par-ci par-là à quelques tirades énergiques, où jusqu'à présent paraît s'affirmer le mieux sa spécialité dramatique.

La petite sœur de Bellerose, Claudine, est M^{lle} Charlotte Raynard. Agréable et sympathique, la voilà définie en deux mots. — Et M^{lle} Blanche Verteuil? une beauté opulente, qui a l'étoffe de plusieurs comédiennes, et un avenir, — si les auteurs s'en mêlent.

Le théâtre Lyrique-Dramatique-Historique vient de reprendre *la Tireuse de cartes*, un drame de Victor Séjour. Pauvre Victor Séjour! Il fut un des derniers croyants du drame. *Les Pâques véronaises*, *les Grands Vassaux*, *la Madone des Roses*, *Richard III*, *le Fils de la nuit*, *le Martyre du cœur*, et d'autres que j'oublie, indiquaient un véritable tempérament. Il avait commencé par être poète, et la Comédie-Française avait joué son œuvre de début, un *Diégarias* en cinq actes et en vers, qui l'avait fait considérer comme un des derniers espoirs du romantisme, déjà menacé. Hélas! Il en fut de Victor Séjour comme de M. Ferdinand Dugué. Peu encouragé dans la haute littérature, il se laissa glisser dans la littérature du boulevard, où il apporta de bonnes traditions qui allèrent s'affaiblissant, malgré lui, contre son gré sans doute. Son style donna peu à peu dans l'enflure; le métier le conquit. Il eut de grands succès, des succès fructueux. Qu'en reste-t-il aujourd'hui? Qu'en restera-t-il demain? Victor Séjour ira rejoindre Bouchardy, qui est allé rejoindre Anicet-Bourgeois, qui a rejoint Félicien Mallefille. Faut-il s'apitoyer sur ces destinées? Je ne crois pas. Elles ont eu leurs heures d'éclat, leur récompense instantanée. C'est ce que les concessions rapportent habituellement. Il ne faut pas leur demander autre chose.

M. Castellano, le directeur des deux théâtres de la place du Châtelet, a jugé qu'une reprise de *la Tireuse de cartes* serait intéressante. Il a eu raison, puisqu'il avait sous la main la créatrice du principal rôle, M^{me} Marie Laurent. Elle y a retrouvé son succès de *Regina Sarpi* et tous ses autres succès; il lui suffit de paraître pour entraîner le public, qu'il vienne des anciens boulevards, fidèle à son répertoire, ou de l'îlot de la Cité, récemment conquis au vieux drame.

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE

THÉÂTRE DE L'OPÉRA-COMIQUE : Reprise du *Voyage en Chine*, opéra comique en trois actes, de MM. Labiche et Delacour, musique de M. Bazin. — BOUFFES-PARIISIENS : Reprise de *la Timbale d'argent*, opéra bouffe en trois actes, de MM. Jules Noriac et Jaime fils, musique de M. Léon Vasseur.

IL y a déjà dix ans que *le Voyage en Chine* provoqua à l'Opéra-Comique une forte tempête d'éclats de rire. Je parle de ce rire abondant, robuste, qui part de la rate pour remonter au gosier, et non de cette petite grimace dont l'amplitude ne dépasse pas le milieu des joues.

C'était la veine des *Rendez-vous bourgeois* et de *Bonsoir, monsieur Pantalon*, enfin retrouvée. Les gens crédules se figuraient même que dorénavant l'Opéra-Comique ne jouerait plus que des opéras qui seraient comiques; qu'on allait bien s'y amuser pendant plusieurs années, et que le carnaval ne finirait jamais dans le pâté de maisous compris entre les rues Favart et Marivaux.

Mais, depuis, on a vu défiler à la même place les cadavres verts et humides de *Mireille*!

En fin de compte, les cadavres ont été bien et dûment inhumés dans le magasin d'accessoires du théâtre. Et nous voilà revenus aux gaietés du *Voyage en Chine*.

La pièce est, en effet, des plus joyeuses. Elle est frappée à la bonne effigie de la muse du Palais-Royal; aussi on en pourrait supprimer la musique,



Chasse au léopard. Tigre de la ménagerie du guicowar. Cortège d'un radjah. Combats de rhinocéros, d'éléphants. Cérémonie maçonnique à Bombay. Revue de Poonah. Arrivée à Colombo.

LE VOYAGE DU PRINCE DE GALLES DANS L'INDE. — Baroda, Goa et Ceylan. — (Dessin de M. Ferdinandus.)



Sauvetage des épaves du *Magenta*, dans la rade de Toulon, à l'aide du scaphandre système Cabirol. — (Dessin de M. Sahib, d'après les croquis de M. Decoreis.)

tous ces pâles couplets et ces romances fades qui y sont jetés à la douzaine. . . . Ou bien c'est que nous nous trompons, et qu'une partition dépourvue de saveur est nécessaire pour mitiger ce qu'un livret si monté de ton aurait d'excessif. Monselet vous dirait mieux que nous combien le veau, viande insipide, est nécessaire dans un pâté de gibier.

Nous avons toujours retenu du *Voyage en Chine* un trait qui nous avait paru amusant, et qu'on peut citer comme un échantillon de tout le reste : le notaire Bonneteau, sorte de Prudhomme à tête creuse, a toute sa vie nourri l'immense espoir de voir la mer! Il va être satisfait, et nous allons assister à ses extases, car le voici qui arrive sur la plage, muni d'un instrument d'optique à longue portée.

Moment de recueillement silencieux et de contemplation attentive.

— Eh bien? lui dit-on de toute part.

— Eh bien!... je la croyais plus grande!

Puis maître Bonneteau remet sa longue-vue dans l'étui, en donnant des signes d'un vif désappointement. Ce qui prouverait, au besoin, que l'imagination même chez les notaires de comédie, embrasse des espaces que ne pourrait couvrir la vaste mer.

C'est Nathan qui fait maître Bonneteau, Ismaël qui joue Pompery, et Ponchard qui interprète Alcidor. Ces messieurs sont gens de savoir et d'expérience; mais ils n'ont pas su faire oublier Prilleux, Couderc et Sainte-Foy, créateurs de leurs rôles.

Je sais bien qu'en cette matière délicate de l'interprétation d'une pièce comique nul ne peut se prétendre juge absolu et définitif. On s'habitue à attribuer à tel personnage la figure de tel acteur, et puis on n'accepte plus aucun changement. Il doit y avoir, en ce moment, au parterre de l'Opéra-Comique, des jeunes gens frais émoulus de leur baccalauréat et qui, après avoir ri des lazzi d'Ismaël, de Ponchard et de Nathan, ne voudront jamais croire aux mérites de Couderc, de Sainte-Foy et de Prilleux.

— La reprise de *la Timbale d'argent* aux Bouffes-Parisiens avait mis en émoi la fine fleur des dilettantes de l'opérette. Tous ces messieurs étaient là, et nous au milieu d'eux, pour assister à une expérience curieuse.

Il ne s'agissait point, comme le premier soir (il y a déjà quatre ans), de constater la figure que ferait sur un théâtre la gracieuse Judic, de l'Eldorado. Depuis cette épreuve, qui fut décisive, M^{me} Judic est classée parmi les plus mûres diseuses de chansons, et n'ayant point sa pareille pour faire jaillir du mot tous les sens et sous-sens qu'il contient, ou ne contient pas. Elle voudrait un soir chanter en tartare-mandchou, que l'on comprendrait parfaitement la petite histoire qu'elle raconterait. Un regard, une attitude, ses lèvres tournées d'une certaine façon, et vous êtes au fait. C'est son art particulier.

Mais l'affaire de l'autre soir était d'examiner à la loupe une petite personne qui s'était tout bonnement fourrée dans la vareuse de Muller. Comme je vous le dis, là.

Ce serait offenser la vérité, qui ne vous a jamais fait de mal, que de trouver à M^{me} Paola Marié des talents équivalents à ceux de M^{me} Peschard, créatrice du rôle. Pourtant elle mérite d'être encouragée et poussée en avant, hors du point où la retient je ne sais quel sentiment de timidité ou de nonchalance peut-être, qui se traduit par un air ennuyé, et souvent par une trop faible dépense de ses moyens vocaux.

La nouvelle venue appartient à cette tribu des Marié qui a déjà donné à l'Opéra-Comique un ténor (devenu depuis baryton à l'Opéra); puis deux cantatrices de valeur inégale il est vrai, et qui ont nom l'une Galli-Marié, l'autre Irma Marié. Sortie du petit conservatoire de famille, M^{me} Paola est évidemment très-imbue de musique, ce dont les connaisseurs ont d'ailleurs pu juger au tour qu'elle a donné à plusieurs phrases de son rôle.

Pourtant elle a à lutter contre sa voix de mezzo-soprano dramatique, qui, pour belle qu'elle soit, n'est pas précisément une voix d'opéra-bouffe. Faudrait-il au moins qu'on trouvât moyen d'écrire à son usage un rôle d'opérette qui comporterait les grosses notes de Léonore dans *la Favorite*. Je m'en ferais à l'adresse de Noriac pour mener à bien cette entreprise singulière.

Daubray a été bien réjouissant sous la redingote lilas puis sous la toge noire du juge Raab. C'est le portrait de ce pauvre Désiré, ressemblant à faire peur, je veux dire à faire rire, et pourtant avec plus de finesse et de variété dans les effets. Il est impossible de rendre d'une façon plus plaisante la fameuse scène des adieux au second acte, et aussi celle du tribunal. Il n'y aurait à reprendre Daubray que sur la persistance d'un effet qu'il croit très-comique et qui consiste à faire l'asthmatique en suffoquant à la fin de toutes ses répliques.

Le personnage de Pruth est représenté vaillamment par Pescheux; et celui très-infime de Wilhelm par Fugère, qui a une trop bonne voix de baryton pour être longtemps oublié dans les modestes emplois.

Une bonne note à M^{me} Blanche Méry, qui joue Fichtel avec beaucoup de gentillesse et de bonne humeur. Encore est-elle bien mal habillée.

ALBERT DE LASALLE.

MEMENTO : *Batylle*, partition de M. Chanmet qui a obtenu le prix du concours Cressent, doit, paraît-il, être exécutée à l'Opéra-Comique. — On annonce la mort de M. Deloffre, chef d'orchestre de l'Opéra-Comique, qui avait longtemps rempli les mêmes fonctions au Théâtre-Lyrique. — Prochainement, le *Piccolino*, de M. Guiraud, à l'Opéra-Comique. — A. L.

MEMENTO

Faits divers. — L'île de Bourbon vient d'être éprouvée par un véritable cataclysme géologique. Un énorme effondrement de terres et de roches, sur une étendue de près de deux kilomètres, s'est produit dans les hautes montagnes du district de Salazie. Il a englouti tout ce qui se trouvait dans son rayon et enseveli soixante-deux victimes sous une couche de 50 mètres.

Voyages. — Il y a de grandes probabilités pour que la lutte se renouvelle entre les Anglais et les Achantis. Ceux-ci veulent maintenant chasser les Djuabins pour n'avoir pas coupé la retraite de sir Garnet Wolseley. Après cinq grandes batailles, les troupes achanties, commandées par l'ex-roi Coffie Calcalli, ont chassé les Djuabins de leur pays. Le gouvernement anglais leur permit de se réfugier à Akim, puis à Accra. Les Achantis sont parfaitement armés et toute la garde du corps de Coffie Calcalli est pourvue de fusils Snider. On assure que le docteur Gouldsbury, commissaire anglais à Coumassie, et dont on n'a pas reçu de nouvelles depuis plus de vingt jours, aurait été arrêté avec son escorte par le roi des Achantis, qui veut le garder comme une garantie matérielle pour certaines demandes qu'il se propose de faire au gouvernement anglais.

— Le khédivé d'Égypte a formellement interdit aux troupes qui ont été envoyées récemment en Abyssinie de pénétrer dans le pays ennemi au delà d'Adoua. Il veut attendre que le roi Jean fasse des propositions de paix, car il est convaincu qu'une expédition dans le cœur de ce pays exigerait de lourds sacrifices, exposerait l'armée à de graves dangers, que la conquête et l'annexion de l'Abyssinie créeraient de graves complications et ne seraient d'aucun avantage matériel pour l'Égypte.

— Le colonel Gordon, ayant exposé au khédivé les avantages pour l'Égypte d'une voie de communication entre les lacs intérieurs et la côte, à travers certaines provinces de Zanzibar, Mac Killop-Pacha fut envoyé pour occuper seulement les points sur lesquels le sultan de Zanzibar n'aurait aucune revendication à faire valoir. Mac Killop, n'ayant pas assez tenu compte de ses instructions, le sultan de Zanzibar se plaignit immédiatement à l'Angleterre, qui fit aussitôt rappeler l'expédition.

— M. Young, commandant en chef de l'expédition de la mission Livingstonia dans l'Afrique équatoriale, est maintenant en route vers le lac Nyssa.

— On attend, à Londres, l'arrivée prochaine du lieutenant Cameron, qui a traversé le continent africain dans toute sa largeur d'une mer à l'autre, de Zanzibar sur la côte orientale, à Loanda, sur la côte occidentale. . . . Dans ce voyage, qui a duré deux ans et demi, l'intrépide pionnier a recueilli une masse de renseignements. Le plus important est d'avoir acquis à la science qu'un cours d'eau important sort du Tanganyika, pour aller plus loin traverser un autre lac,

inconnu avant la découverte qui vient d'en être faite et que ces vastes réservoirs déversent ainsi leur trop plein dans la direction du sud-ouest, et non dans celle du nord.

— Dans une expédition qui a duré deux mois, le major Maiew, le sous-lieutenant Vischnevsky et l'astronome Schwartz ont visité toutes les villes les plus remarquables du pays de Hissar (Asie centrale), ont réussi à pénétrer dans des contrées jusqu'ici inconnues à tout Européen et ont poussé jusqu'aux frontières de Darvaz et de Koundouz, bravant l'influence d'un climat extrêmement malsain.

Nouvelles créations, faits scientifiques et industriels. — Voici quelques détails sur le pont gigantesque que les Anglais entreprennent de jeter sur le fleuve Saint-Laurent, à Montréal (Canada). Ce pont doit se relier à une ligne de fer et à une ligne de tramway et servir aux piétons et voitures de toutes sortes. Sa longueur sera de 5,500 mètres. L'une des arches à la partie navigable du chenal aura de 5 à 600 pieds, 200 mètres d'ouverture et une hauteur de 130 pieds au-dessus du niveau de la mer à marée haute. Cinq autres auront 300 pieds d'ouverture, quatre 250 pieds et cinquante et une 250 pieds. On évalue à 20 millions de francs le prix de cette immense construction, qui ne sera pas achevée avant trois ans.

— Il est question d'organiser, à New-York, un service de dépêches par pigeons qui fonctionnera régulièrement entre l'Amérique et l'Europe à commencer du jour de l'ouverture de l'Exposition de Philadelphie. On a déjà fait choix d'une espèce de pigeons, originaire de l'Islande, où elle vit au milieu des rochers, sur les bords de l'Océan. Cet oiseau vole avec une vitesse de 200 kilomètres environ à l'heure, s'appriivoise très-facilement et revient en ligne directe, par terre et par mer, au colombier où il a été élevé, quelle que soit la distance qui l'en sépare.

— Le chemin de fer va prendre enfin possession de la Chine. C'est une compagnie anglaise qui va construire la première ligne; cette ligne, à vrai dire, sera peu étendue, puisqu'elle ne doit faire que joindre les deux villes de Sanghaï et Woosung, distantes seulement de 9 milles et demi (environ 15 kilomètres). Mais il y a tout lieu de croire que cet essai convaincra les Chinois des avantages de ce genre de communication, et que des lignes plus importantes ne tarderont pas à être établies.

— L'on vient de découvrir dans le district de Humboldt (Asie) une mine de soufre qui pourrait être desservie par le chemin de fer Grand-Central, et qui serait de nature à fournir de cette substance le monde entier pendant plusieurs siècles.

— La *Revue militaire de l'étranger* signale la construction d'un appareil régulateur de la lumière électrique, expérimenté en Allemagne, qui produit les plus étonnantes effets, puisqu'en l'employant, des cibles, placées à 2 et 3,000 mètres du foyer, ont pu être éclairées assez bien pour servir très-exactement de point de mire.

Statistique. — La population de la France met 18^{1/2} ans pour se doubler par l'excédant des naissances sur les décès, tandis que, selon M. Antony Roulliet, dans ses *Etudes statistiques sur la population*, l'Allemagne n'a besoin que de 98 ans pour atteindre ce résultat. Ce sont la Norvège (51 ans), l'Écosse (58) et la Saxe (55) qui mettent le moins de temps pour doubler leur population.

— D'après les derniers relevés statistiques publiés par le gouvernement impérial d'Autriche, il existe dans l'empire plus de 822,000 israélites; l'armée n'en compte que 2,000. Ces chiffres ont surpris les autorités administratives et militaires, et les communautés juives ont été appelées à donner des explications sur ce fait extraordinaire. Ou les juifs cherchent par des moyens frauduleux à se soustraire au service, ou ils n'ont pas les qualités requises pour être soldats. L'administration de la défense du pays vient d'ouvrir une enquête à ce sujet.

— Sur les 53 généraux et les 66 lieutenants généraux de l'armée prussienne, il n'y a pas un seul roturier; tous sont nobles de quatre, huit ou seize quartiers. Les 142 majors généraux ne comptent que 18 roturiers parmi eux. Sur les 146 colonels de l'infanterie, il n'y en a que 27 qui ne sont pas de sang bleu (sang noble); sur les 60 colonels de la cavalerie, il y a 54 nobles. Dans le corps des officiers d'infanterie et d'artillerie, l'élément bourgeois prédomine, tandis que dans celui de la cavalerie il y a environ 80 0/0 de nobles.

— Les dégâts causés par les dernières grandes manœuvres allemandes se soldent par la somme importante de 1,236,100 fr. Ceux causés par le 5^e corps d'armée se montent à 304,000 francs; ceux du 4^e corps à 169,000 francs. Cela montre ce que les dégâts peuvent être en cas de guerre.

— Depuis le 8 février 1871, il y a eu en tout 75 députés qui sont morts : 12 en 1871; 12 en 1872; 18 en 1873; 15 en 1874, et 18 en 1875.

— Le distributeur de prospectus, à Paris, reçoit 1 fr. 50 pour mille prospectus distribués. Un distributeur actif peut gagner 6 francs par jour. Il y a à Paris 500 distributeurs au bas mot, qui ont tous été, à cause des étrennes, surchargés de besogne, du 15 décembre au 15 janvier, soit trente jours. Trente journées à 6 fr. par jour pour 500 personnes donnent 90,000 fr. et 60 millions de prospectus distribués.

— A l'occasion du premier de l'an, les agents spéciaux de préfecture de police ont saisi, dans les magasins de droguistes et d'épiciers, 44,000 kilos de dragées, fruits confits, pralines, etc., reconnus insalubres. Ce stock de bonbons empoisonneurs a été jeté dans les égouts, où les rats ont dû faire un premier de l'an assez agréable.

— Une statistique assez curieuse est celle du nombre de fèves ou de haricots employés pour les gâteaux des Rois. Il y a à Paris 1,450 boulangers et 400 pâtisseries. En comptant 100 à 150 gâteaux par magasin, on arrive au chiffre rond de 225,000 gâteaux, dont chacun contient naturellement une fève. Un litre de haricots en contient 550 environ. En divisant donc le chiffre de 225,000 haricots employés par 550, on trouvera que pour le jour des Rois on emploie à Paris 405 litres de haricots.

Beaux-arts. — L'Académie des Beaux-Arts a nommé M. Bouguereau membre titulaire dans la section de peinture, en remplacement de M. Pils décédé.

— On vient de découvrir, à Naples, une madone de Giotto, dans un magasin de la rue Santa Chiara. Un marchand de bois avait loué ce local pour y établir ses magasins et avait fait blanchir les parois, que le peintre Morelli, qui a vu la madone, suppose aussi avoir été peints par Giotto.

— L'impératrice Élisabeth, mère de l'empereur régnant d'Autriche, vient de donner à la chapelle de la résidence impériale de Godollo (Hongrie) un christ en bronze de plus d'un mètre de hauteur fondu, comme porte l'inscription en français du socle, avec les débris de la toiture de la cathédrale de Strasbourg, incendiée pendant la nuit du 25 août 1870.

Nécrologie. — Le baron Antony de Rothschild, l'un des chefs de la maison de Rothschild, de Londres, est mort à la suite d'une longue maladie.

— M. Jules de Mohl, le célèbre orientaliste. Né à Stuttgart, en 1810, M. de Mohl s'était fait naturaliser Français. En 1829, il donna le texte persan des *Fragments relatifs à Zoroastre*, et, de 1838 à 1855, le célèbre poème *Chah-Naméh*.

— M. Auguste Moreau, conseiller honoraire à la cour de cassation, commandeur de la Légion d'honneur.

Quand nous trouvons un tissu nouveau, bon et solide, nous ne nous fatiguons pas de le recommander à nos lectrices. Le cachemire de l'Inde, réunissant toutes les qualités, est notre étoffe de prédilection.

Autrefois, il fallait payer très-cher ce cachemire; mais aujourd'hui qu'il est importé en grand par une maison connue depuis de longues années et donnant toutes garanties de confiance, son prix est abordable par toutes les bourses.

Le cachemire de l'Inde est, de tous les tissus dits de laine, le seul qui soit vraiment pure laine. Les nuances

les plus claires en sont, par conséquent, toutes garanties solides, même exposées au plus beau soleil.

Pour que des hommes compétents aient accordé une médaille d'or à M. Lehoussel, à cause de la beauté et de la solidité de son tissu cachemire de l'Inde pour robes, il faut qu'ils lui aient reconnu une grande supériorité sur toutes les autres étoffes.

Le véritable cachemire de l'Inde a une lisière chinée à jour bordant toutes les pièces. Du reste, pour plus de garantie, nous engageons nos lectrices à s'adresser directement à M. Lehoussel, rue Auber, 1, qui, sur la recommandation du *Monde illustré*, enverra franco une belle collection d'échantillons, à la condition expresse qu'ils lui seront retournés promptement après examen.

Dans notre numéro du 18 décembre dernier, nous avons eu la satisfaction de faire savoir à nos lectrices que, cette année encore, pendant les mois de décembre et de janvier, la maison de Plument veut bien accorder à nos abonnées une faveur toute spéciale, en leur offrant, pour le prix de 30 francs, son corset *Sultane*, modifié par l'adjonction d'une ceinture élastique dite *ceinture Jeanne-d'Arc*; plus une très-jolie tournure dite *tournure Violette*. (Voici, je crois, un vrai sacrifice pour la maison de Plument.)

M^{me} de Plument, qui est infatigable dans ses recherches pour améliorer toujours, et surtout suivant les exigences de la mode, ce qui a déjà atteint la perfection, vient d'obtenir un nouveau succès avec son corset *Sultane à ceinture Jeanne-d'Arc*, et c'est afin de faire plus promptement connaître et apprécier ce dernier perfectionnement qu'elle a bien voulu l'offrir à nos abonnées au prix de 30 francs, et en y joignant la tournure *Violette*.

Maintenant, résumons-nous : toute personne désirant profiter de ce grand avantage, qui n'est accordé que jusqu'à fin janvier seulement, devra adresser à M^{me} de Plument, 33, rue Vivienne, à Paris, un bon de poste de 30 francs, pour recevoir *FRANCO* dans toute la France, le corset *Sultane* et la tournure *Violette*.

Les abonnées des colonies et de l'étranger ont le même droit que les abonnées de France à cette concession, seulement elles auront à payer le port en plus.

Pour la Belgique, 2 francs seulement devront être envoyés en plus pour recevoir corset et tournure *franco*.

MUSIQUE. — Toutes les partitions piano et chant, et piano seul, publiées par tous les éditeurs de Paris, payables cinq francs par mois pour chaque centaine de francs d'achat. Livraison immédiate. — Abel Pilon, rue de Fleurus, 33, Paris.

CACHEMIRE DE L'INDE pr Robes, seul dépôt en Europe. l'Union des Indes, 1, r. Auber.

AUX VIEUX GOBELINS
TAPISSERIES ANCIENNES, RÉPARATIONS, 27, rue Laffitte.

THÉ DE L'EXPOSITION
Si renommé, 6 francs la Boîte
RUE DU QUATRE-SEPTEMBRE, 18, PARIS

L. T. PIVER. Parfumerie fashionable. Opopanax.

DIABÈTE Sucré P. GARNIER, chim., à Noyon (Oise). Guérison sur lui-même et nombreux succès. Anti-diabétique, dont l'usage entrave complètement la formation du sucre dans l'économie. Notice 1 franc.

PÂTE ÉPILATOIRE perfectionnée, enlève instantanément tout duvet importun sur le visage sans aucun danger pour la peau. Pr. 10 fr. PARFUMERIE DUSSEY, 1, rue J.-J. Rousseau, au 1^{er}. PARIS.

EAU DE ZÉNOBIE SEULE PARFAITE P^r RÉTABLIR LA COULEUR DES CHEVEUX, Sequin, 3, r. Huguerie, Bordeaux. Paris, TAUBERT, 17, r. de Buci; FAX, 9, r. de la Paix.

ARGENTEZ vous-même avec le *Bleu d'argent pur*, très solidement, cuivre, ruolz, plaqué. Chez tous les quincailliers, marchands de couleurs et d'articles de ménage. — Le flacon : 3 fr. 50. Envoi franco en mandats ou timbres-poste adressés à M. H. Labonde, 128, rue Lecourbe, Paris-Vaugirard.

EAU GAULOISE
A BASE DE GLYCÉRINE ET D'ARNICA
Pour l'Hygiène et la RECOLORATION des Cheveux et de la Barbe
Entrepôt Général à Paris, 4, RUE DE PROVENCE, Paris

A LA CORBEILLE FLEURIE
PARFUMERIE ED. PINAUD
Procédés particuliers pour conserver aux Savons, Eaux de toilette, Pommades, etc., les qualités salubres et le parfum délicieux de la VIOLETTE DE PARME, BASE UNIQUE de ces produits. Savon au suc de laitue.
ED PINAUD,
Boulevard de Strasbourg, 37
Boulevard des Italiens, 30

VOITURES fabrication moderne. Prix très-modérés. Sté V. B. C. et C^e, 53, Champs-Élysées.

LA VELOUTINE
est une poudre de Riz spéciale préparée au bismuth, par conséquent d'une action salutaire sur la peau. Elle est adhérente et invisible, aussi donne-t-elle au teint une fraîcheur naturelle.
Ch. FAY, 9, rue de la Paix. — Paris.
Se méfier des imitations et contre-façons.
JUGEMENT
DU TRIBUNAL CIVIL DE LA SEINE DU 8 MAI 1875

Z Médailles à l'Exposition Paris 1875. — Le SIBOP et la PATE du Docteur Zed (à la CODEINE et au TOLU) sont infailibles contre les irritations de poitrine, bronchites, etc.

Les célébrités médicales recommandent l'emploi du
SAVON ROYAL DE THRIDACE
de
VIOLET
pour l'hygiène, la fraîcheur et le velouté de la peau du visage et des mains.

CEINTURE contre le mal de mer.
CEINTURE de sauvetage.
CEINTURE pour monter à cheval.
CEINTURE pour soutenir l'abdomen.
CHARBONNIER, fab^r, r. St-Honoré, 376. Assomption.

Les Annonces et Insertions sont reçues
Chez MM. L. AUDBOURG et C^e, 10, place de la Bourse, et dans les bureaux du journal.

ANNONCES

DE MM. LES OFFICIERS MINISTÉRIELS

G^d HOTEL sis à **B^d HAUSSMANN**, n^o 156, Paris.
Comprenant deux corps de bâtiments, cours et vastes dépendances. — Contenance : 1,310 mètres.
A ADJUGER, même sur une ench., en la chambre des notaires de Paris, le mardi 15 février 1876.
Mise à prix : 600,000 fr. — Jouissance immédiate.
S'ad. aux not. : 1^o à M^e Scheit, r. St-André-des-Arts, 45; 2^o à M^e Lamy, r. Royale-St-Honoré, 10; 3^o et à M^e Laougnat, r. Auber, 5, dép. du c. des ch.

ADJUGER, sur une enchère, en la ch. des notaires de Paris, le mardi 8 février 1876, d'UNE
MAISON A PARIS RUE CAUMARTIN, n^o 41.
Revenu : 17,000 fr. — Mise à prix : 235,000 fr.
S'ad. à M^e BONNEAU, notaire, faub. Poissonnière, 7.

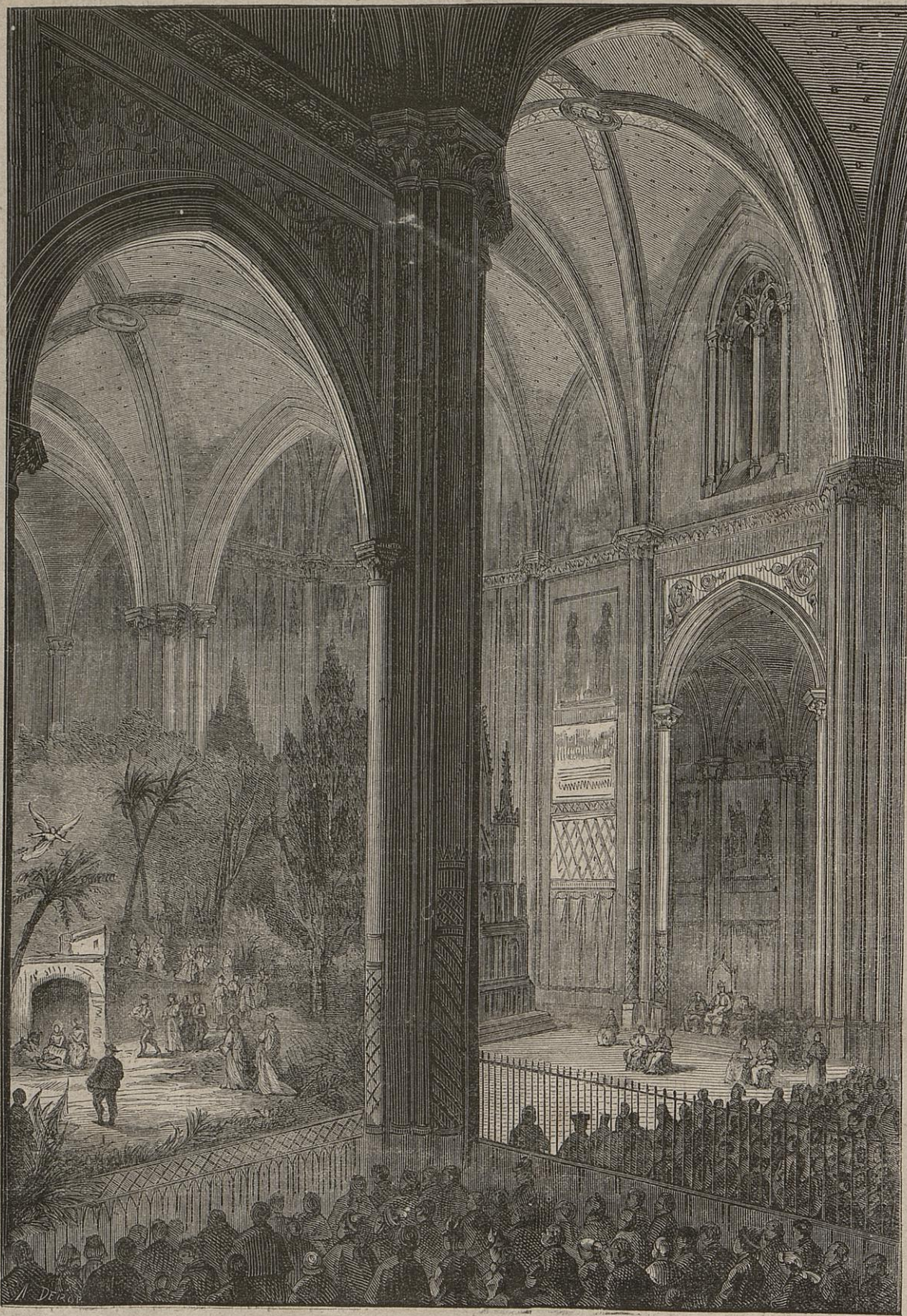
ADJUGER, même sur une enchère, en la ch. des not. de Paris, le 1^{er} février 1876, d'UN
HOTEL PARIS F^o ST-HONORE, 45 et AVENUE GABRIEL, 22 (Champs-Élysées).
Conten. : 3,665 m. env. — Mise à prix : 1,450,000 fr.
S'ad. à M^e AULOUE, notaire, rue Montmartre, 146, qui délivrera des permis de visiter.

ADJUGER, sur une enchère, en la ch. des not. de Paris, le mardi 25 janvier 1876, à midi, DE
DEUX MAISONS A PARIS 41 et 43, R. DES ARCHIVES, angle des rues de Bretagne et Portefoin.
Revenu net : 18,780 fr. — Mise à prix : 160,000 fr.
S'ad. à M^e DULUARD, not., r. de Luxembourg, 47.

ÉTUDE de M^e LÉBOUCQ, avoué à Paris, rue Neuve-des-Petits-Champs, n^o 66 (successeur de M^e Guindon).
VENTE, au Palais de Justice, à Paris, le 5 février 1876, à deux heures, en neuf lots :
1^o D'un HOTEL à DIJON, rue Notre-Dame, n^o 8;
— 2^o de la TERRE de MONTIERNOS, arrondissement de Bourg (Ain); — 3^o de la TERRE de FEILLENS,

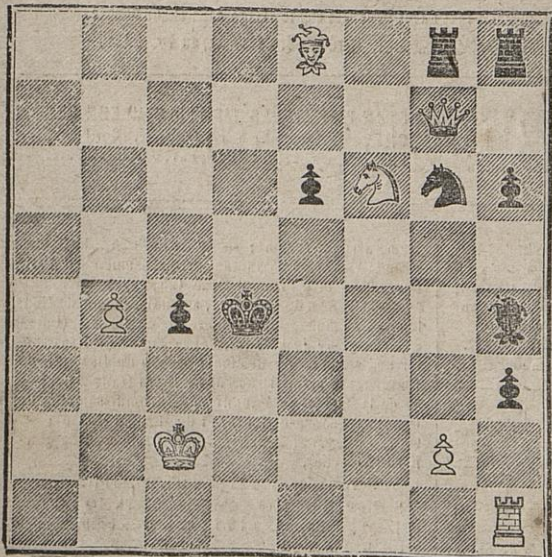
même arrondissement; — 4^o de la TERRE de FAULX et de la FORÊT de MONSIEUR, arrondissements d'Avallon et d'Auxerre (Yonne) et de Clamecy (Nièvre); — 5^o de la TERRE de CHEVIGNY, arrondissements de Châlons-sur-Saône (Saône-et-Loire) et de Beaune (Côte-d'Or); — 6^o de la TERRE et la FORÊT de LANTHES, (arrondissement de Beaune); — 7^o du DOMAINE de CHAMBOLLE, arrondissement de Dijon (Côte-d'Or); — 8^o de la TERRE de MAULEVRIER, arrondissements de Charolles (Saône-et-Loire) et de Roanne (Loire); — 9^o de l'ÉTANG d'ISSARLES, arrondissement de Largentière (Ardèche).

Total des mises à prix : 5,246,000 fr.
S'adresser, pour les renseignements : à M^e Leboucq, et Castaignet, avoués à Paris, et à M^e Merlin, notaire à Paris.



La décoration de l'église Saint-Michel à Marseille, pendant l'octave de Noël.
(Dessin de M. Deroy, d'après le croquis de M. Coulange Lautrec.)

PROBLÈME N° 587
COMPOSÉ PAR M. KURCHNER



Les Blancs font mat en quatre coups.

Solution du problème n° 587.

- 1. C pr. C
- 2. D pr. T
- 3. D, T, F, ou C, suivant le coup joué par les Noirs, échec et mat.
- 1. P pr. C (meilleur)
- 2. ad libitum.

Solutions justes : MM. Signoud; Pradignat; le cercle des échecs de l'Isle-sur-le-Doubs; Kassioth; le cercle catholique de Besançon; L. de Croze; le cercle de Lavoulte; le cercle de Provence, à Aix; trois amateurs de Cognelot; Edm. Leger; Jocelyn; Misselieux; le café Guillaume Tell, au Havre; H. Richer, café Philippe, à Tours; J. L. G., à la Chauvinière; les amateurs de la Croix-Blanche, à Balan; Em. Frau; la Société d'armes, à Saumur.

Autres solutions justes du problème n° 587 : MM. J. L. G., à la Chauvinière; trois amateurs de Cognelot; le cercle des échecs de l'Isle-sur-le-Doubs; le cercle Lavoulte; le cercle catholique de Besançon; El Liceo de Malaga.

N° 583 : MM. Jocelyn; Ismaël Lalis; le cercle catholique de Besançon.

P. JOURNOUD.

Le directeur-gérant : PAUL DALLOZ.

PARIS. — IMPRIMERIE A. BOURDILLIAT, 13, QUAI VOLTAIRE.

La Mosaïque forme un fort joli volume in-4° de 424 pages orné d'environ 300 belles gravures. Il vient d'être mis en vente au prix de : 7 francs, broché; 8 francs 50, relié à l'anglaise, et 10 francs, relié richement, avec tranches dorées. Pour le recevoir franco dans les départements, il faut ajouter 1 fr. 50 aux prix ci-dessus.

Nous n'hésitons pas à la recommander en toute confiance aux personnes qui ont des étrennes à offrir.

Adresser les demandes à l'administration de la Mosaïque, 11, quai Voltaire, à Paris.

SANTÉ A TOUS rendue sans médecine, sans purges et sans frais, par la délicieuse farine de Santé de Du Barry de Londres, dite :

REVALESCIÈRE

Trente ans d'un invariable succès, en combattant les dyspepsies, mauvaises digestions, gastrites, gastralgies, palpitations, nausées, vomissements, coliques, phthisie, toux, asthme, étouffements, étourdissements, oppression, congestion, névrose, insomnies, mélancolie, diabète, faiblesse, épuisement, anémie, chlorose, tous les désordres de la poitrine, gorge, haleine, voix, des bronches, foie, intestins, membrane muqueuse, cerveau et sang. C'est, en outre, la nourriture par excellence, qui seule, réussit à éviter tous les accidents de l'enfance. — 85,000 cures, y compris celles de M^{me} la duchesse de Castlestuart, le duc de Pluskow, M^{me} la marquise de Bréhan, lord Stuart de Decies, pair d'Angleterre, MM. les docteurs professeurs Wurzer, Beneke, Shoreland, Ure, etc.

Cure n° 48,614. — M^{me} la marquise de Bréhan, de sept ans de MALADIE DU FOIE, d'estomac, amaigrissement, battements nerveux sur tout le corps, agitation nerveuse et tristesse mortelle.

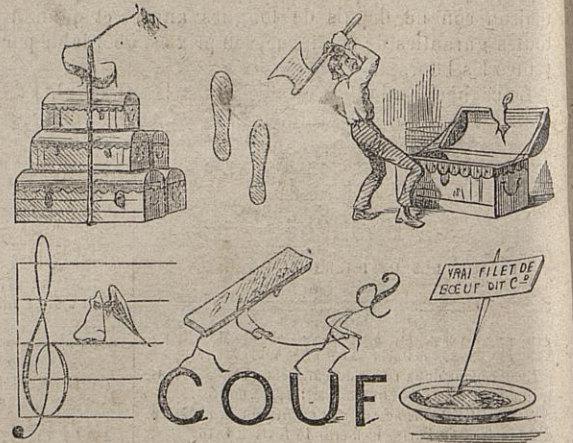
Cure n° 62,845. — M. Boillet, curé à Ecrainville, de trente-six ans d'asthme avec étouffements.

Quatre fois plus nourrissante que la viande, sans échauffer, elle économise encore 50 fois son prix en médecines. En boîtes : 1/4 kil., 2 fr. 25; 1/2 kil., 4 fr.; 1 kil., 7 fr.; 12 kil., 60 fr. — Les Biscuits de Revalescière : en boîtes de 4, 7 et 60 fr. — La Revalescière chocolatée rend appétit, digestion, sommeil, énergie et chairs fermes aux personnes et aux enfants les plus faibles, et nourrit quatre fois plus que la viande et que le chocolat ordinaire, sans échauffer. En boîte de 12 tasses, 2 fr. 25; de 24 tasses, 4 fr.; de 48 tasses, 7 fr., de 576 tasses, 60 fr.; ou environ 10 c. la tasse. — Envoi, contre bon de poste, des boîtes de 32 et 60 fr. franco. — Dépôt partout chez les bons pharmaciens et épiciers. — Du Barry et Co, 26, place Vendôme, Paris.

Eviter les dangers des contrefaçons, exiger le vrai nom Revalescière Du Barry et des boîtes en fer-blanc.

RÉBUS

Ont deviné le dernier rébus : MM. Bardet, Saint-Jean du Gard; R. de O. et P. de L., du cercle littéraire de la Palisse; l'OE tpe, du café de l'Univers, au Mans; B. L. d'H. de J. et L., café Cartier, à Grenoble; café de la Réunion, à Lure (Haute-Saône); les abonnés de la maison Pagès, à Marseille; de Gravenoire, à Clermont; Eynaud, cercle du Midi, à la Seyne-sur-Mer; Nono et Minet, à Marseille; cercle Bouchon, à Marseille; les habitués du café de Paris, à Vitry-le-François; E. M., café Ragoussi, à Bourgoin; G. Dubois, rue Hauteville, 98, Paris; Gr... p du cercle littéraire de Mézières; deux abonnés du cercle de Champdeniers (Deux-Sèvres); le cercle de la Poste, à Briare.



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Point n'est facile de traverser la Manche à la nage, et surtout non-muni d'appareil.